

◆ LE DEVOIR ◆

Entrée libre à L'ART CONTEMPORAIN

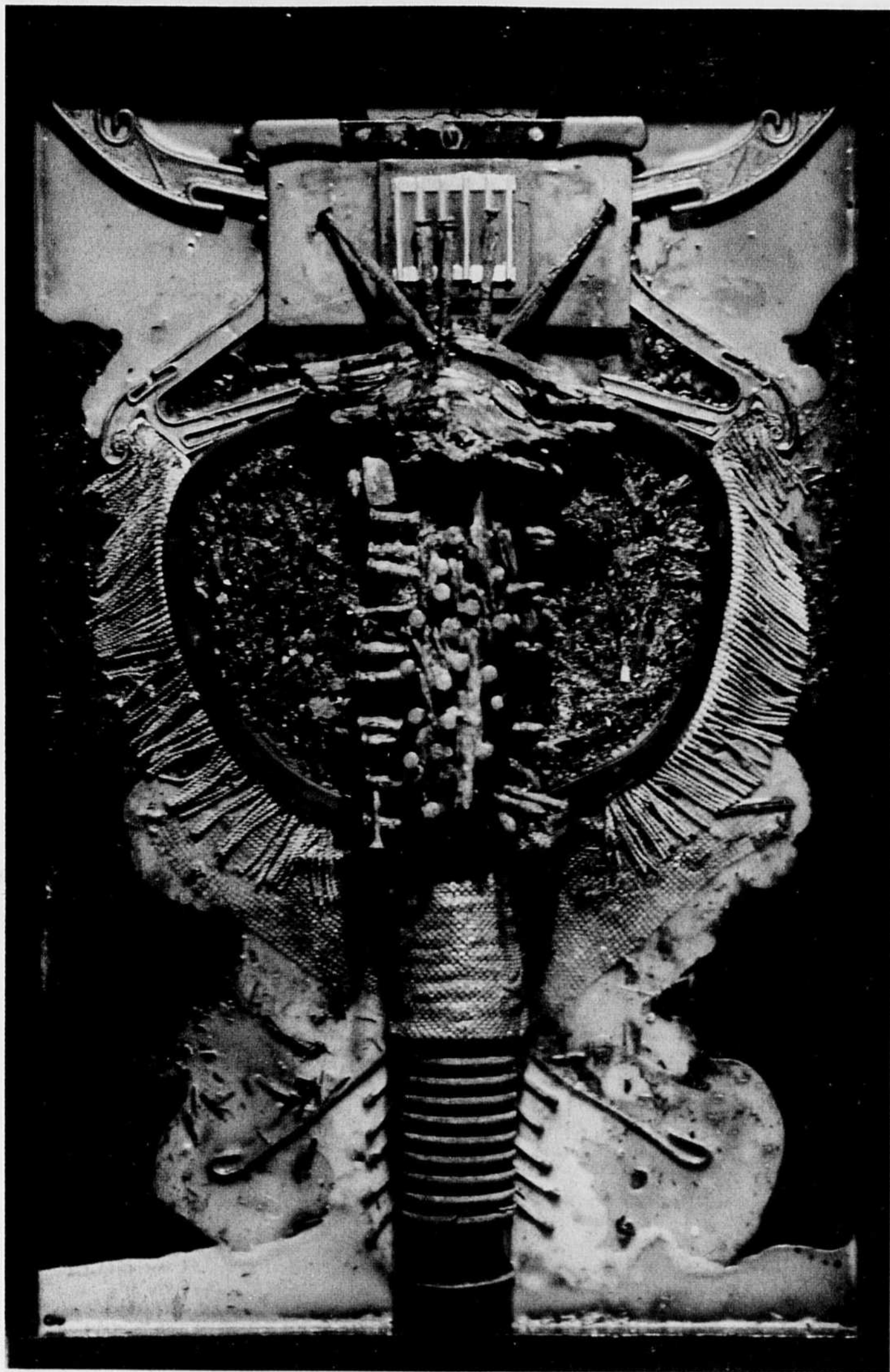


PHOTO JACQUES NADEAU

«Tohf»,
un tableau de
Roch Plante

À QUOI SERT L'ELAAC?

MARIE-MICHÈLE CRON

Certains disent que cela ne sert à rien du tout, que c'est de la roupie pour sansonnet, d'autres que c'est bon pour le moral des troupes. Pourtant, une chose est sûre: de fil en aiguille, de déménagements en balbutiements, d'une poignée de visiteurs en 1987 venus butiner de leur œil inquiet ou savant aux 20 000 personnes qui l'ont visitée l'an dernier lors de leurs passages éclairs ou insistants, l'Entrée Libre à L'Art contemporain (ELAAC) est en train de passer au stade de l'affirmation. Et, espérons-le, de la reconnaissance.

Plus modeste que les foires internationales de Bâle, Chicago, ou Paris, plus intime aussi, l'expo-foire d'art contemporain de Montréal mise sur trois pôles majeurs: la gratuité de ses entrées, une meilleure visibilité de l'art actuel auprès du public montréalais et la sensibilisation au

travail et au mandat effectués par les galeries. Regroupés sous le sigle d'AGCAM (Association des Galeries d'Art contemporain de Montréal), leurs membres téléguident depuis les débuts cet événement annuel et unique en son genre au Canada (on a déjà mis sur pied à Toronto un projet de ce type mais il a échoué). Désormais installée au centre-ville à la Place Bonaventure, l'ELAAC profite également de l'achalandage du Salon du livre de Montréal qu'elle côtoie de près. Sa plus grande force? C'est la seule foire qui regroupe autant de productions en art contemporain au Québec. Son originalité? Depuis quatre ans maintenant, on y invite un pays étranger (le Mexique a été approché pour cette septième édition). Son défi? Désamorcer les vieux faux débats qui s'acharnent à discréditer — avec une forte dose de mépris — l'art contemporain. Et prouver que le public, cette masse que l'on croit faussement informée, ne gobe pas toutes les théories fumeuses et les couleuvres qu'on veut bien lui faire avaler.

«Il ne faut pas oublier que l'ELAAC est la plus grande

entreprise de diffusion d'art contemporain actuellement et que même si nous ne faisons pas beaucoup d'argent, bien que beaucoup de collectionneurs qui viennent ici profitent de cette occasion privilégiée de voir en quelques jours et dans un même espace les différentes tendances de l'art contemporain, notre mission est accomplie quant aux domaines de la diffusion et de l'éducation», explique Christiane Chassay, la nouvelle présidente de l'AGCAM. «La première chose qui m'importait, poursuit-elle, c'était de continuer le travail accompli précédemment par l'Association, de sensibiliser les gouvernements à l'importance des galeries d'art contemporain, de montrer que l'association n'est pas là pour représenter les artistes mais bien pour défendre les intérêts de la profession, des directeurs, des propriétaires, de défendre un code d'éthique qui n'est pas encore bien défini, ni encore bien apprécié. Et de montrer où va l'argent des subventions que l'on dépense pour des affaires sérieuses. Ensuite de s'ouvrir le plus possible au public québécois, au milieu des affaires et, finalement, d'essayer de développer un

La diffusion ... immédiate

55
PRINCE



MICHEL TÉTREAU ART INTERNATIONAL (MTAI) ASSURE VOS LIAISONS. PROFITEZ DE LA NAVETTE SPÉCIALE. UN (COURT) CIRCUIT: MTAI-ELAAC-MAC. LE STATIONNEMENT GRATUIT, AU 55, RUE PRINCE. UN AUTOBUS VOUS DÉPOSERA À

◆ ELAAC ◆

Petit lexique de l'art contemporain

LISE LAMARCHE
COLLABORATION SPÉCIALE

Certains débats publics récents à Montréal comme à Paris, quelques articles percutants, l'ouverture prochaine de l'édition 93 de l'ELAAC suscitent des questions sur la critique d'art. Afin de permettre une mise à jour de l'information, ou à tout le moins un consensus minimal sur les principaux enjeux de l'art contemporain, nous aimerions présenter aux lecteurs du DEVOIR un petit lexique pour «les piétons cultivés», selon l'expression d'un universitaire qui souhaitait remplacer le trop vulgaire «Monsieur-tout-le-monde». Les entrées sont disposées en ordre alphabétique, ce qui devrait rendre la consultation aisée même pour un critique d'art qui éprouverait par ailleurs quelque difficulté à lire les introductions des catalogues de musées et qui croulerait sous le jargon. Ici, rien de tel : de A à U, tout ce que vous désirez savoir et n'avez jamais le culot de demander.

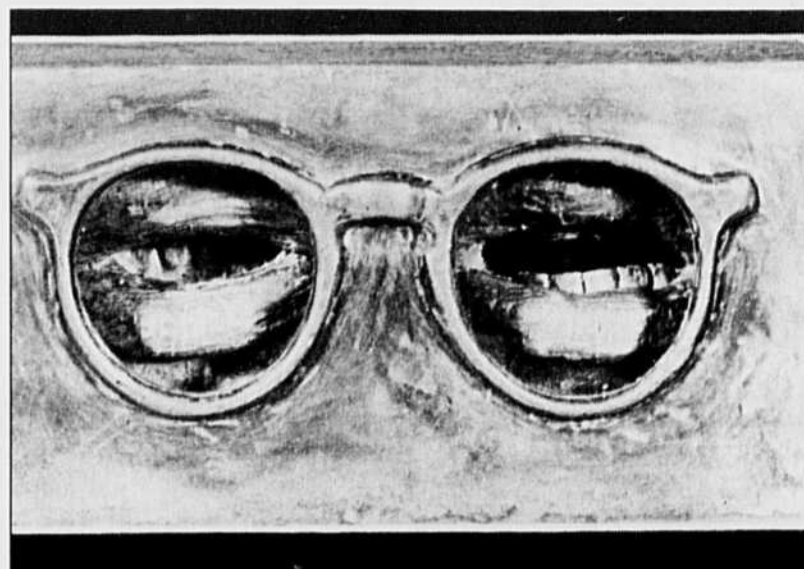
Art contemporain : injure qui désigne au Québec l'art des héritiers présumés de Borduas et en France celui des héritiers supposés de Duchamp. Se dit autant de l'art lui-même que de ses praticiens et de ses défenseurs. Par exemple: Il/Elle fait de l'art contemporain; c'est un spécialiste de l'art contemporain, etc. A noter que beaucoup de nos contemporains sont décédés, Duchamp et Borduas d'abord, Newman et Rothko aussi. Art contemporain s'oppose à art figuratif ou à art sérieux, plus rarement à art traditionnel.

Art vrai : Art qui n'est pas exposé au Musée d'art contemporain ni dans les galeries d'art contemporain, qui n'est pas acheté par le Musée des beaux-arts du Canada, que l'on ne subventionne pas, qui n'est pas exposé à l'étranger. Art que tout le monde voit, aime et comprend sans avoir besoin d'intermédiaires.

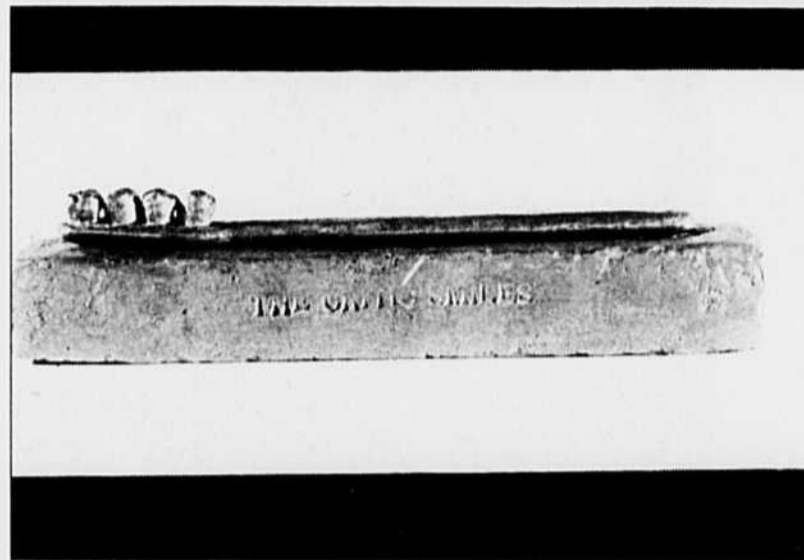
Art public : Au sens large, de l'art contemporain. Au sens restreint, des chaises-sur-lesquelles-on-peut-s'asseoir. Que l'on peut aussi définir par «le prix de nos taxes» et par l'absence de pelouse dans l'environnement.

Beaux-arts : Expression désuète remplacée par arts plastiques ou arts visuels. Ceux qui ne sont pas du milieu y voient un signe de la décadence actuelle. On ne peut que leur suggérer d'employer aussi les mots véloce, TSF et cinématographe.

Borduas : Par qui la peste de l'art contemporain est advenue sur les rives du majestueux Saint-Laurent. Auteur de *Refus global*, texte contre-signé par de jeunes artistes en 1948 et qui serait à la source de tous nos «mots». On lui opposait jadis Pellan, artiste sérieux ayant fait de bonnes études. Depuis la rétrospective de l'automne au MACM, Pellan est vu comme l'artiste accessible, qui plaît à la foule des visiteurs et dont les «véritables» artistes peuvent se réclamer. A vouloir chercher un père, on en a trouvé deux: l'un que l'on peut tuer, l'autre vénérable. C'est tout un gain.



The Critic Smiles, de Jasper Johns.



The Critic Sees, de Jasper Johns.

Critique d'art : Genre littéraire mineur, tout à fait secondaire par rapport au journalisme économique et surtout au journalisme sportif. A malgré tout des praticiens de qualité dans certains quotidiens et dans quelques revues spécialisées. Chacun reconnaît les siens. En général, on les considère comme faisant partie du milieu, ce qui leur comble un peu l'existence puisqu'on les soupçonne de renvoyer l'ascenseur ou s'ils ne le font pas, on peut les interdire de galerie.

Critiques d'art : une typologie : Le critique au quotidien est le plus souvent un pigiste qui vit sur la corde raide entre les attentes des artistes, les demandes (ou les manipulations) des propriétaires de galerie, les nécessités du lectorat (la entre en scène une Madame Chose) telles que posées par le chef de pupitre ou la direction; le critique engagé est une espèce disparue depuis l'éclipse des divers collaborateurs des revues de gauche des années 70 qui s'entre-déchaîraient au nom de Mao et sous le drapeau de l'Albanie (certains sont maintenant universitaires, d'autres, artistes ou fonctionnaires; disparu aussi le critique «organique», lié explicitement de près à des mouvements artistiques comme le furent Claude Gauvreau avec les Automatistes et Rodolphe de Repentigny avec les Plasticiens; très en demande, le critique artiste lui-même et qui sait donc de quoi il parle. Cela bien sûr pour l'art contemporain, car l'artiste sérieux, lui, peint comme les oiseaux chantent et ne pense pas, se

Marché de l'art : Thème incontournable pour le journaliste débutant ou en mal d'idées qui consiste à faire des entrevues avec les riches marchands, les pauvres artistes et les observateurs désabusés, à tirer des conclusions hâtives où l'on rappelle que Van Gogh n'a vendu qu'une toile de son vivant, que les Japonais ou les émirs achetaient tout et que maintenant c'est la crise. Que tout cela, c'est la faute à l'art contemporain et à une petite clique (une quarantaine de personnes en Occident) où les renvois d'ascenseur sont un mode de vie.

Milieu de l'art : Quelques personnes intéressées par l'art contemporain. La critique préfère utiliser les expressions clique, mafia, petit groupe, groupe sélect, club, etc. Les sociologues Pierre Bourdieu et Howard S. Becker parlent plutôt respectivement de «champ relativement autonome de l'art» et des «mondes de l'art».

Musée d'art contemporain : Haut lieu du jargon et de l'art contemporain. Les effets du déménagement au cœur de la ville ne se font pas encore sentir, bien que les critiques aient dû supprimer les plaintes habituelles sur l'éloignement du musée à la Cité du Havre. Il semble que ces lignes soient remplacées par une tentative de se mettre à la place du visiteur et de décerner des étoiles de fréquentation.

Musée des beaux-arts du Canada : Cible annuelle des bonnes âmes qui s'émouvent des coûts exorbitants des nouvelles acquisitions d'œuvres d'art pour faire oublier les prix des hélicoptères et les subventions aux entreprises privées. Lieu de résidence d'une conservatrice d'art canadienne contemporaine au-dessus de tout soupçon, tellement au-dessus de l'art au Québec que l'on aurait même tendance à ne pas l'inclure dans le «milieu de l'art».

Philosophes : Observateurs sans «intérêt» des magouilles de la mafia de l'art. La disparition de quelques cours de philosophie dans les cégeps permettra à certains de se recycler. Certains, plus malins, y ont déjà pensé et tiennent bonne place sur l'agora.

Propriétaire de galerie : Un portrait composite voudrait qu'il soit aventurier, snob, ayant une BMW, las des questions des visiteurs, professeur manqué, en cheville avec X ou Y des ministères utiles, harcelé de conservateurs, ne travaillant que trois jours semaine. Le seul avec l'artiste à manifester un véritable «intérêt» pour l'art contemporain. Tous des manipulateurs dont le saint patron serait Leo Castelli.

Universitaire : Signature utile pour une introduction de catalogue. Personne-ressource indispensable aux journalistes qui après l'avoir consultée en découpent le jargon, en nivellent les subtilités et s'en servent comme preuve que l'universitaire n'est pas une Madame Chose de la rue Panet...

Lise Lamarche est professeur au Département d'histoire de l'art de l'Université de Montréal



Une vue de l'ELAAC 1992.

À QUOI SERT...

SUIVE DE LA PAGE E 1

Si les retombées de ce dernier sont encore timides, le temps et la détermination ont joué en faveur de l'association qui a assuré régulièrement une plus grande visibilité et une plus importante médiatisation de la circulation du nombre des galeries et des artistes. «Les gens se rappellent de nous alors qu'il y a cinq ans ils ne nous connaissaient pas», ajoute Christiane Chassay. De l'extérieur, nous sommes perçus comme une foire qui est jeune et que tout le monde aimerait pouvoir mettre sur pied car nous avons développé une bonne expertise. Maintenant il faut nous ouvrir encore plus au Canada et, dans ce sens, nous sollicitons beaucoup de galeristes qui ne peuvent pas venir, en les invitant, en les orientant pour assurer leur présence à la foire l'an prochain. L'ELAAC, c'est du travail à long terme.»

Des conférences, des films et des ateliers

Bien subventionnée — cette année, dans le cadre du libre-échange, les deux gouvernements québécois et mexicain ont généreusement soutenu le projet et confirment leur volonté politique d'en assurer la continuité — plus rodée, mieux organisée, chapeauté par un comité différent, bénéficiant du soutien massif de plusieurs commanditaires, la foire, qui se tiendra du 11 au 15 novembre prochain à la Place Bonaventure, a particulièrement soigné l'accueil et élargi son éventail d'activités. Alors qu'ils étaient réunis dans un même secteur, les représentants des revues d'art contemporain canadien et international seront disséminés à l'intérieur de la foire. On ne pourra pas, cette fois-ci, les rater. Le critique d'art Jean Dumont animera les visites guidées en anglais et en français des galeries exposantes. Toujours fidèle au poste, le Musée d'art contemporain de Montréal parrainera des ateliers d'arts plastiques inspirés des *Bestiaires* d'Alfred Pellan. Animées par des artistes et des théoriciens, les conférences tiendront également une place importante au cœur de l'événement.

Ainsi, Nicole Dubreuil-Blondin, professeure titulaire d'histoire de l'art à l'Université de Montréal, spécialiste de l'art moderne depuis la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'à la production américaine de l'après-Deuxième Guerre mondiale qui a publié nombre d'articles, livres et textes de catalogues tant au Canada qu'à l'étranger, présentera *Harjo sur l'abstraction*, un exposé qui examinera le sens et les débats qu'ont suscité ce terme largement utilisé dans le répertoire de l'art moderne, les moments clés de son développement, la pertinence actuelle des problématiques soulevées par l'art abstrait. Avec *La tournée des galeries à Montréal dans les années*

cinquante, Lise Lamarche, professeure agrégée au département d'histoire de l'art de l'Université de Montréal, chercheuse associée au projet *L'Automatisme à Montréal 1942-1954* dirigé par l'historien François-Marc Gagnon, auteure de textes critiques dans des revues spécialisées et des catalogues d'exposition, nous présentera une tournée montréalaise dans les galeries réputées des années cinquante et discutera de certains marchands importants de cette époque tumultueuse.

Alors que plusieurs projections de films cerneront l'art de l'Amérique latine, l'attaché de presse et des affaires culturelles pour le Consulat général du Mexique Rafael Segovia nous parlera des *Artistes de la rupture*, avant-gardistes qui dénoncent l'académisme et qui couperont les liens avec l'Escuela Mexicana et le «muralismo» dès les années cinquante. Une table ronde regroupant le médiateur René Derouin, ainsi que Maria Guerra, Marcos Kurtycz, Patricia Ortiz-Monasterio, Guillermo Santamaria et Patricia Sloane se penchera sur *La relève au Mexique dans les années 90*, génération pleine de souffle forgée au milieu des années quatre-vingt. Et un retour très attendu: le coup de cœur donné l'an dernier pour raisons financières et qui refait surface sous un autre *modus vivendi*. L'exposition montée par une étudiante à la maîtrise en muséologie (qui sera évaluée pour son travail), réunit une œuvre d'un artiste choisi par un directeur de sa galerie. Ce volet pédagogique s'est étoffé d'un centre d'évaluation d'œuvres d'art de l'Association des Galeries d'Art contemporain de Montréal qui s'adresse au public ainsi que d'un texte simple et instructif rédigé par Gaston Saint-Pierre sur les modalités d'achat d'une œuvre d'art. On y retrouve toutes les informations qui relèvent de ce processus: quelles sont les questions à poser à un galeriste, comment lire un curriculum d'artiste, que doit-on regarder quand on veut acheter une œuvre, pourquoi investir, quels sont les coûts de transports, etc...

«Idéalement, peut-être que ce que je souhaiterais le plus, c'est que la foire devienne un organisme à part entière avec un bureau permanent, conclut Christiane Chassay. Je pense que c'est possible, car toute l'année nous travaillons à l'élaboration de la foire comme n'importe quel festival, et il serait pertinent d'en faire quelque chose de stable, de tenir deux événements, tel une nuit des galeries par exemple. Le plus important, en fait, est de montrer ce qui se fait en art contemporain et de ne pas rester morose même s'il n'y a pas de marché». Croisons les doigts pour que ce vœu (qui n'est pas vain) trouve écho dans un proche avenir. L'ELAAC vaut bien tous les festivals qui nous tombent, comme les dieux, sur la tête.

Luc Courchesne

[PORTRAITS INTERACTIFS]

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, OTTAWA

13 novembre 1993 - 9 janvier 1994

Venez faire connaissance avec les amis virtuels de Luc Courchesne, mais soyez prudents... ils ont l'esprit vif!

Rencontre avec l'artiste

Le samedi 13 novembre à 14 h 30 - Conférence inaugurale de l'exposition.

L'artiste commentera son installation vidéographique interactive et parlera de l'évolution de son travail. À la salle de conférences, suivie d'une visite des salles d'exposition et d'une réception dans la Rotonde.

Entrée gratuite.

Luc Courchesne, Encyclopédie Culture-Abstruse, 1987 (détail)

Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada

Canada

380, promenade Sussex, Ottawa (Ontario) K1N 9N1 (613) 990-1985

CCA

Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture

Musée et centre d'étude voués à l'architecture et son histoire

À la découverte de Rome:
Piranèse et ses contemporains

Du 17 août 1993 au 2 janvier 1994



Giovanni Battista Piranesi, Fantaisie de tombeaux imaginaires sur la via Appia, 1756-1757. Eau forte sur vergé, 39,6 x 63,0 cm au coup de planche. Titre de Piranesi. Le Antichità romane. Photo: © CCA, Montréal, 1993

Produite à l'origine par la Pierpont Morgan Library de New York, cette exposition est aujourd'hui enrichie et adaptée en collaboration avec le CCA. Les frais d'assurance sont assumés par Communications Canada.

En complément:

La fête de la Chine: L'architecture éphémère dans la Rome du XVIIIe siècle
Du 17 août 1993 au 2 janvier 1994

Également présentée:

Letters from the People: Photographies de Lee Friedlander
Du 14 septembre au 28 novembre 19931920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6 (514) 939-7026
Stations de métro Guy-Concordia et Atwater. Stationnement.

Les Éditeurs d'Art Associés

Les spécialistes de la gravure et de l'estampe originale
(sérigraphies, eaux-fortes, lithographies, bois gravés...)

D' Alechinsky à... Zao-Woo-Ki

- ATELIER-GALERIE -

113, rue Laurier ouest, Montréal - 271-7511

GALERIE DU CENTRE
250, rue Saint-Laurent
Saint-Lambert, Québec
J4P 3R8

TEL: 672-4772

Élisabeth Dupond jusqu'au 21 nov.
René Derouin au café-rencontre le 14 nov. à 14 h

L'AUTHENTIQUE PRÉSENT III : 24 nov. au 17 déc.

Vernissages : Galerie du Centre le 24 nov. à 20 h
Édifice Belgo, 372, Ste-Catherine O., b. 520 le 27 nov. à 14 h
Mardi, mercredi et vendredi de 12h à 17h, jeudi de 12h à 21h et dimanche de 13h à 17h«RÈGLES D'ÉTHIQUE DES PEINTRES:
CODE DE DÉONTOLOGIE DES ARTISTES»*

Publication du CPG

Prix de vente: 5 \$

- 300 dossiers visuels d'artistes professionnels à consulter
- Comités de sélection pour adhésion comme membres actifs: 1er mai 94
- 1er nov. 94

CONSEIL DE LA PEINTURE DU QUÉBEC
911, rue Jean Talon Est, bureau 120
Montréal (Québec)
H2R 1V3
Tél.: 514-279-5600

* Cette publication a été réalisée grâce au soutien du ministère de la culture du Québec

♦ ELAAC ♦

Un pari intéressant: s'ouvrir sur le monde

Après l'Autriche, les États-Unis et la Belgique, c'est au tour du Mexique de participer à l'ELAAC

MARIE-MICHÈLE CRON

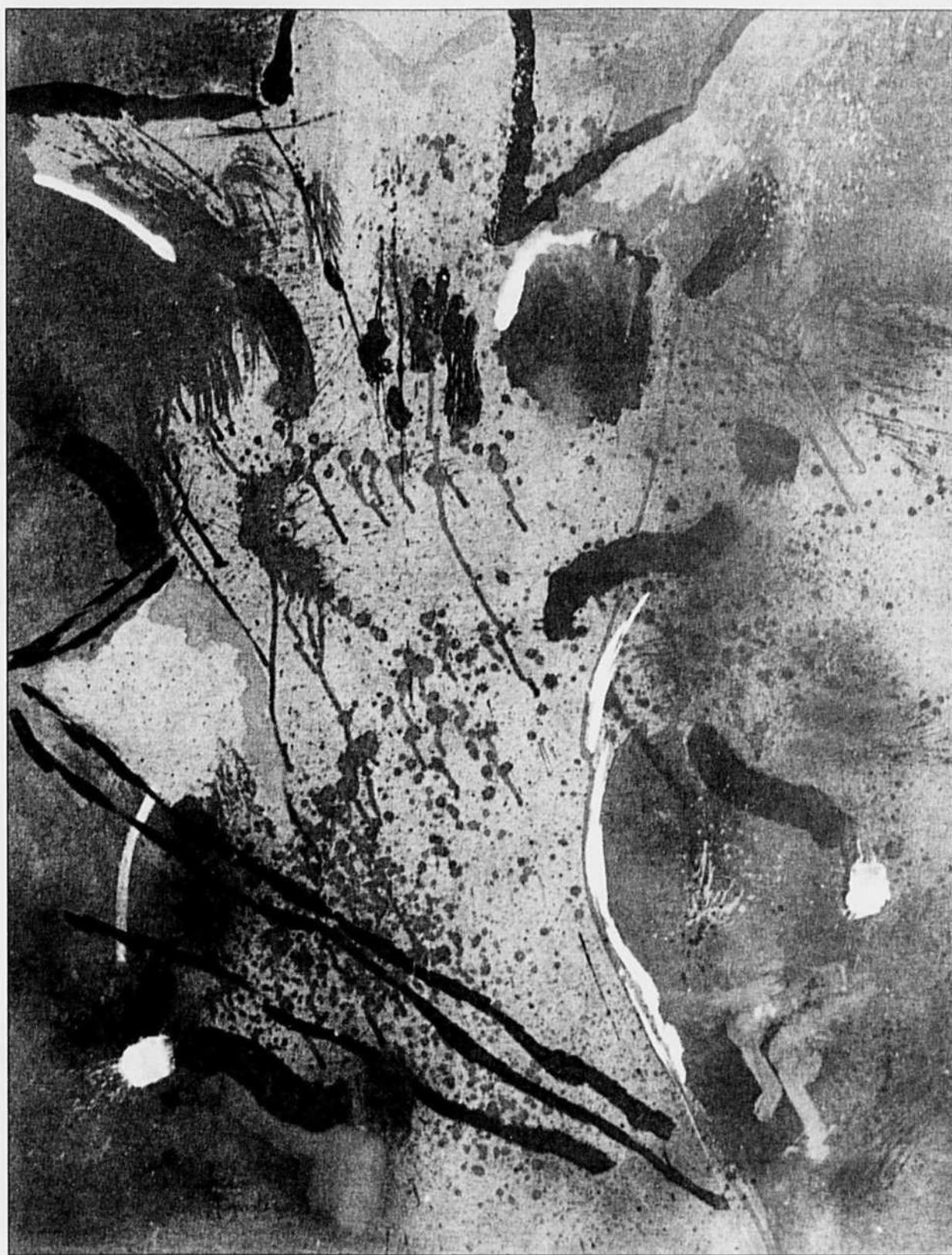
C'est la quatrième année maintenant que l'Association des Galeries d'Art contemporain de Montréal (AGCAM) invite des galeries étrangères à participer à l'expo-foire Entrée Libre à l'Art contemporain. Après l'Autriche, dont la participation par le truchement de la galerie Ariadne se fait désormais sur une base régulière, les États-Unis — dont les œuvres étaient plutôt moches, merci — la Belgique puis aujourd'hui le Mexique, l'impact financier s'éclipse pour l'instant devant les retombées psychologiques et intellectuelles que ce créneau développé avec bonheur par l'Association implique. A l'exception des fructueux contacts établis entre Trois Points et Ariadne qui garde l'œil ouvert sur les foires de Chicago et de Cologne — Marc Garneau et François-Xavier Marange ont exposé en Autriche et Oliver Dorfer, entre autres, à Montréal et à Québec chez Madeleine Lacerte — peu de participants à la foire ont réussi à maintenir des contacts assidus avec ces représentants de la scène extérieure. On ne le dira jamais assez: il est vital d'engager des dialogues, de confronter les tendances et les propositions visuelles, de juxtaposer les discours et les démarches, d'entrelacer et de nourrir les connaissances et les savoirs. Pourtant, les raisons de cette univocité sont claires et multiples.

Un processus lent et souvent difficile

«Nous sommes souvent trop occupés avec notre kiosque, explique Louis Lacerte, de la galerie Madeleine Lacerte, à Québec. Il faut aussi prendre le temps de communiquer. Francine Simonin, par exemple, a exposé chez Ariadne et nous avons bien présenté quelques dossiers à une galerie belge qui nous intéressait, mais il n'y a eu aucune répercussion à long terme avec elle. Je pense que si l'on est limité par la superficie de la foire qui nous offre un prix de location avantageux et qui opère avec des moyens financiers assez réduits, il serait bon de connaître les galeries avant qu'elles ne viennent ici. Il faudrait ajouter aussi que le marché montréalais n'est pas très célèbre et que c'est un handicap qui joue dans l'indécision des galeristes étrangers».

Pour Madeleine Forcier, directrice de Graff, on doit tenir compte de la jeunesse de ce volet qui permet au public montréalais de s'informer sur les tendances internationales et de faire des comparaisons avec nos productions artistiques. Si les échanges à la foire sont amicaux, ils ne doivent pas pour autant être considérés comme une solution finale. «Quant à moi, je préfère mettre un budget sur l'exportation à Bâle où je participe depuis plusieurs années à la foire et où j'ai réussi à fidéliser, comme en Allemagne, une bonne clientèle, ajoute-t-elle. Et investir à Montréal de l'argent dans la promotion des artistes de la galerie».

Parfois, ce sont les artistes qui font eux-mêmes les premiers pas. Ainsi de Massimo Guerrera ou de



San Sebastian, de Jose Fransisco.

Pierre Chenier, celui-ci représenté par Simon Blais, qui a établi des contacts avec la Belgique. A l'image de l'ELAAC qui ne s'est pas faite en un jour, les échanges avec l'étranger partent d'un processus lent et souvent difficile. Ainsi, d'après Michel Tétreault qui fut président de l'AGCAM de 1988 à 1992, les débuts de la foire ont été marqués par des années de recherches et de tâtonnements. «A l'unanimité, nous ne voulions pas trop ouvrir rapidement car notre marché est encore en plein développement, explique-t-il. Il faut créer des fondations solides, consolider, atteindre une certaine reconnaissance pour pouvoir mieux échanger».

Mais tous les espoirs sont permis avec le Mexique — ou exposera

sons peu après quelques escales en Amérique latine Pierre-Léon Tétreault — dont les galeries (Galeria Arte mejicano, Galeria Juan Martin, Galeria OMR et Galeria Sloane-Racotta) ont été courtisées par Lilian Rodriguez, directrice de la galerie Art et Arte, correspondante du magazine argentin *Arte al dia* et représentante de la Fondation Fornar Bigatti pour l'ambassade d'Argentine au Canada entre autres. Déléguee par l'AGCAM à la Foire de Guadalajara — à laquelle sa galerie participera l'an prochain — alors qu'elle était en mission officielle pour le ministè-

re de la Culture du Québec en juin dernier, celle-ci a accompli un travail de titan. «Ce n'était pas évident d'être parachutée au Mexique et de convaincre les gens de venir à Montréal, dit-elle. C'était la première fois qu'ils entendaient parler de nous car il n'y a pas de promotion de notre art dans les pays sud-américains dont la peinture marche très bien aux États-Unis, car beaucoup d'artistes vivent là-bas et les échanges se font plus facilement. Si le marché sud-américain est très bien soutenu, le décalage est énorme entre les prix des œuvres de ces artistes et les nôtres qui sont



Lilian Rodriguez.

plus bas mais le concept de la collection y est différent aussi».

Passé amérindien, modernité latine

Plonger dans l'art de l'Amérique latine n'est pas une mince affaire. Riche, diversifiée, déroutante, l'art de ce vaste continent — 27 pays, 400 millions d'habitants, quatre langues officielles et une myriade de dialectes — se rebelle malgré un héritage hispanique commun, à l'application d'une seule grille d'analyse que l'historien ou le critique voudrait lui appliquer telle une camisole de force. Lilian Rodriguez l'explique, entre autres, par cet écartèlement historique où vécurent plusieurs pays de l'hémisphère sud-américain partagés entre leur passé amérindien et leur modernité latine. «La symbiose s'est rarement faite entre tradition indigène et influence européenne ou, pour peu qu'elle se soit faite, elle a emprunté d'un pays à l'autre des voies divergentes, écrit-elle dans un texte éclairant. Entre les pays, les rêves d'unité se sont heurtés à des particularismes que le XXe siècle lui-même n'a pas su effacer. Dix, vingt histoires synchrones s'y déroulent encore sous nos yeux».

Comme ailleurs, le Mexique, culture métissée par excellence, doit

couper le cordon ombilical avec le passé, la tradition. Les artistes, dans les années cinquante, vont réagir contre le muralisme et l'Escuela Mexicana de Pintura au contenu fort social, s'engager dans l'avant-garde, se confronter aux nouveaux courants artistiques internationaux qu'ils synthétiseront et interpréteront à leur manière.

Une étape charnière qui précède la peinture psychotrope, mystique ou teintée d'art populaire d'un Arnaldo Coen ou un Felipe Ehrenberg, chefs de file de cette lame de fond balayant les années soixante, et le renouveau insufflé par les générations actuelles, de 1985 à aujourd'hui, plus complices que leurs aînés, air du temps et rapidité des moyens de communication aidant, avec l'Amérique du Nord et avec l'Europe. Ainsi, à l'ELAAC, les œuvres d'artistes de «la rupture» et de la «relève» se partageront les cimaises des galeries mexicaines. Deux générations qui, sans nous faire oublier Frida Khalo et Siqueiros, ni Alvarez Bravo et son égerie Graciela Iturbide, vont nous permettre de juger à l'aune des productions actuelles, une fougue et des expériences plastiques trop longtemps occultées du paysage montréalais.

La Galerie d'art présente

du 26 octobre au 24 novembre 1993

MOSHE KUPFERMAN ET JACOB EL HANANI

DESSINS

du 29 novembre au 28 décembre 1993

SUBSTITUTE TEACHER

EXPOSITION DE GROUPE

Vernissage le lundi 29 novembre de 18 h à 20 h

du 11 janvier au 25 février 1994

JULIÃO SARMENTO

ARTISTE PORTUGUAIS

Vernissage le mardi 11 janvier de 18 h à 20 h

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

5170, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Montréal (Québec)

(514) 739-2301



LE CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL

présente

du 9 octobre '93 au 30 janvier '94

une rétrospective de

RENÉ RICHARD

du 9 octobre au 30 janvier 1994

Également au Centre d'art de Baie-Saint-Paul

jusqu'au 13 décembre '93

des œuvres

D'EDWARD F. BOYD

Peintre américain et ami de Richard

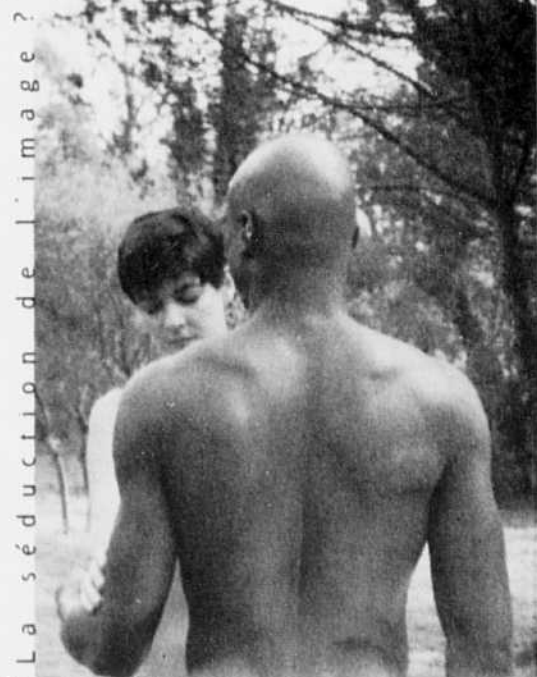
Centre d'art et d'exposition de Baie-Saint-Paul

4-23, rue Ambroise-Fafard, Baie-Saint-Paul

Pour informations: (418) 435-3681

Ouvert tous les jours de 9h à 17h

THIERRY Kuntzel



La séduction de l'image ?

DU 22 OCTOBRE 1993

AU 2 JANVIER 1994

Ouvert du mardi au dimanche: 11 h à 18 h

mercredi: 11 h à 21 h (gratuit 18 h à 21 h)

Métro: Place des Arts

Renseignements: 847-6212

Taris réduits pour étudiants, aînés, groupes, familles

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

L'animation ...

du regard



entrée libre à l'art contemporain



L'ENTRÉE LIBRE À L'ART CONTEMPORAIN (ELAAC), PLACE BONAVENTURE, DU 11 AU 15 NOVEMBRE 1993. RESTEZ EN LIAISON AVEC LE CIRCUIT DE L'ART ACTUEL. APRES LA VISITE, FAITES LA CORRESPONDANCE CHEZ MICHEL TÉTREAULT ART INTERNATIONAL, OÙ

♦ ELAAC ♦

Vie et mort de l'art contemporain

L'art actuel est attaqué de toutes parts, ici comme ailleurs. Comment y voir clair?

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

L'art contemporain est en crise. Une fois de plus.

Mais, depuis quelque temps, les critiques se font de plus en plus virulentes. L'art actuel est attaqué de toutes parts, ici comme ailleurs.

Au Québec, une nouvelle vague de contestation est née au début de la décennie, avec, en éclaireurs des éteignoirs, la peintre Marcella Maltais, le philosophe médiatique Jacques Dufresne et l'ancien directeur de *Vie des arts* Jean-Claude Leblond.

Entre octobre 1991 et août 1992, pas moins de quarante articles ont discuté les problèmes soulevés par ces critiques.

Le dernier en date des laminages à froid du milieu est paru dans *L'actualité*, sous le titre choc «L'art est-il malade?».

Du travail à la hache et au bistouri. Certains propos cités dans l'article jettent l'effroi. Par exemple quand Jacques Dufresne, encore lui, affirme que le *Refus Global*, le manifeste automatiste, reconnu comme le texte central de la modernité artistique québécoise, n'est qu'un bouton d'acné sur le visage de l'Occident.

De quoi faire réagir. Luc Chartrand, signataire du brûlot, a déjà reçu de nombreux coups de téléphone et plus de 25 lettres, alors que pour ses autres articles, il s'estime heureux quand cinq ou six lecteurs prennent la peine de lui écrire. Un artiste lui a même envoyé un poème. Les trois quarts des réactions sont favorables.

«C'est la preuve que j'ai touché une corde sensible», dit-il, tout en avouant qu'il ne s'attendait pas à créer un tel remous.

«Mais ce n'est pas un article à thèse, se défend le reporter. J'ai donné la parole aux artistes de divers courants. Je ne prends pas position pour un style, une école ou une tendance, même si j'ai parfois l'impression, comme Dufresne, qu'être révolutionnaire aujourd'hui, c'est peut-être défendre un certain sentiment de la Beauté.»

Son opinion est faite. «Il y a une idée partagée dans le milieu de l'art contemporain: celui d'être anticonformiste, contre le pouvoir et les conventions. Alors qu'en fait, un nouvel establishment s'est établi.»

Luc Chartrand reprend l'expression qui fait de plus en plus fortune et parle

d'un «nouvel académisme», d'une «nouvelle clique qui agit comme celles qui l'ont précédée en invoquant constamment l'argument d'autorité».

Les accusations d'être un bleu, un profane qui se mêle de ce qui ne le concerne pas et lui demeure inaccessible lui coule sur le dos comme de la térébenthine sur une toile. «Si, comme contribuable, je paie pour les subventions, j'ai un certain droit de regard. Et puis, je fais des articles en économie, en politique, en religion, en science, rappelle le coauteur de la célèbre *Histoire des sciences au Québec*, la bible du genre. Pourquoi je n'aurais pas le droit de m'intéresser à l'art contemporain comme à ces autres champs d'activité?»

La lutte pour la «Culture»

Pour Johanne Chagnon, membre du comité de rédaction de la revue *Esse Arts + Opinions*, le problème n'est pas là. «Il s'agit de ne pas rejeter l'art contemporain en bloc, à cause d'un système de jurys ou de bourses problématique.»

Bref, quoi qu'on pense des simplifications médiatiques, le bobo est là, à plaie ouverte, déjà documenté par des études sérieuses.

L'an dernier, la revue a consacré un numéro thématique au «Dossier Dufresne-Leblond-Maltais, une drôle d'histoire trop triste pour ne pas en rire». «Il faut dire que les créateurs ne vivent pas de leur art, dit encore Chagnon, elle-même du lot. Les bourses servent à acheter du matériel ou à louer des ateliers, les concierges de galeries font souvent plus d'argent que les artistes qui y exposent.»

Une pétition contre *L'actualité*, pilotée par la revue hyper-branchée *Parachute*, vient d'être déposée au département d'histoire de l'art de l'UQAM. Elle invite les étudiants et les professeurs à dénoncer la position de l'article et rappelle entre autres qu'on ne fait pas autant de cas des énormes subventions faites aux industriels et aux commerçants.

Yves Robillard, pourtant professeur au département, est un des rares du milieu à prendre la défense de l'article. «Je suis 100% derrière le gars de *L'actualité*, même si

abordés de front, comme les Français et d'autres Européens sont en train de le faire.

presque tous mes collègues l'ont dénié, dit l'auteur des trois volumes de *Québec Underground*. «D'autres l'ont dit avant lui, mais le malaise devient de plus en plus évident: le problème, ce n'est pas une question de style, c'est une question de fric. L'art contemporain est un système. Ce n'est plus l'artiste qui fait l'art, c'est maintenant l'art qui fait l'artiste.»

En France, une dizaine d'ouvrages sont parus au cours des dernières années pour décortiquer le problème, en tout ou en partie, dont *Homo Aestheticus*, du philosophe Luc Ferry, *L'Etat Culturel*, de Marc Fumaroli, *La Comédie culturelle*, de Michel Schneider, et *L'artiste, l'institution et le marché*, de la sociologue Raymonde Moulin.

Les journaux et les périodiques s'en sont également mêlés. *Actuel*, *Le Nouvel Observateur* et *Le Monde* y ont consacré de longs articles. La revue *Esprit* a été au centre d'un grand débat qui a porté sur l'absence de critères d'appréciation esthétique et la question de la valeur marchande dans l'art contemporain.

Le dernier numéro de *Manière de voir*, du *Monde diplomatique* généralise le problème, en parlant de «L'Agonie de la culture», au sens premier du mot, qui veut dire lutte et combat (d'où les dérives antagonisme, «qui lutte contre», et protagoniste, «qui combat au premier rang»).

Bref, quoi qu'on pense des simplifications médiatiques, le bobo est là, à plaie ouverte, déjà documenté par des études sérieuses. «Ici aussi, il faudra tôt ou tard accepter de reprendre les questions une à une, intelligemment, sans complaisances ni flagorneries», dit encore Robillard.

Pour plusieurs, le milieu de l'art contemporain est mûr pour une nouvelle révolution tranquille. Les jalons de la crise sont déjà identifiés et il serait effectivement temps que les problèmes soient

abordés de front, comme les Français et d'autres Européens sont en train de le faire.

Un fossé qui se creuse

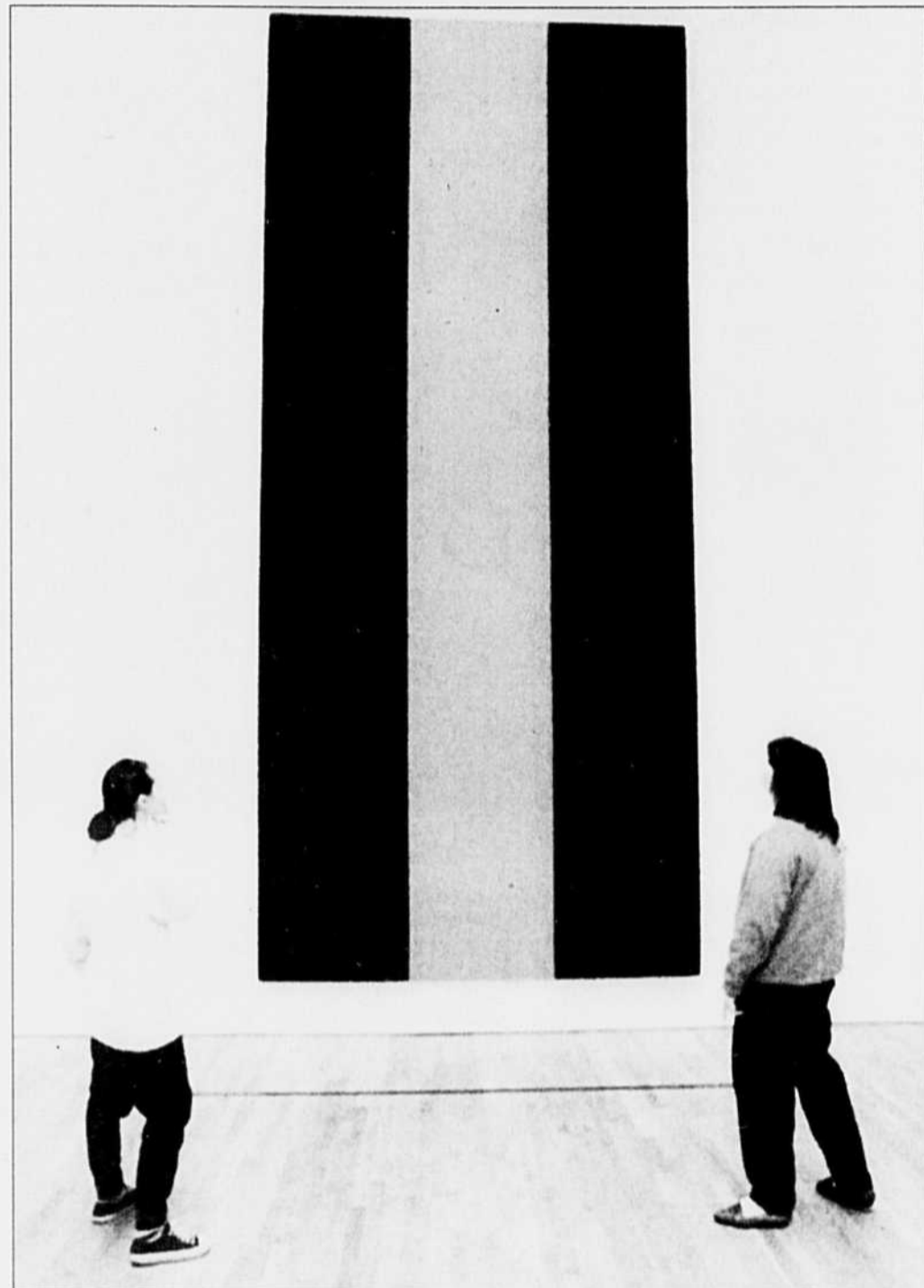
Il y a d'abord ce problème du «système» de l'art contemporain qui s'est développé depuis le lendemain de la Deuxième Guerre mondiale et davantage depuis les années soixante, autour de l'Etat, du marché et de la professionnalisation des activités. La crise de l'art contemporain, c'est aussi celle des institutions qui le représentent, à commencer par le musée et les galeries.

Il faudrait aussi s'interroger sur les fondements esthétiques de cet art, qu'on dit tourner à vide autour des positions définies par l'art moderne, avec son cortège de post-ecceci, de néo-ecceci et de trans-machin-truc. La répétition perpétuelle du geste interrogatif de Duchamp est devenue le symptôme suprême du malaise: si un urinoir *ready-made* rentre au musée, comment distinguerons-nous l'art des autres productions humaines?

Finalement, cette crise, c'est aussi celle de notre modernité avancée (de la postmodernité disent certains),



ACHETÉE AU COÛT DE 1,5 MILLION\$ PAR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, CETTE TOILE DE L'ARTISTE AMÉRICAIN MARK ROTHKO A LITTÉRALEMENT FAIT COURIR LES MÉDIAS.



UNE AUTRE TOILE D'UN ARTISTE AMÉRICAIN, *VOICE OF FIRE*, DE BARNETT NEWMAN, A SOULÉVÉ UNE CONTROVERSE QUAND LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS L'A ACQUISE AU COÛT DE 1,8 MILLION\$.

MUSÉE D'ART
DE
SAINT-LAURENT

EX
POSITION

LE FAIRE DIFFÈRE

Oeuvres récentes de Frigo, peintre-émaillure

Du 28 octobre 1993 au 9 janvier 1994

Entrée libre!

Horaire: 12 h 30 à 17 h
fermé lundi et samedi

615, ave Sainte-Croix
Ville Saint-Laurent

Métro: Du Collège
Autobus: 16, 117 ou 128

Téléphone: 747-7367

Ministère de la Culture • Ville de Saint-Laurent •
Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal •
Cégep de Saint-Laurent •

ASSOCIATION
DES CENTRES D'EXPOSITION
ET MUSÉE
DE L'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE
C.P. 415
Rouyn-Noranda (Québec)
J9X 5C4

INVITATION AUX ARTISTES ET AUX INSTITUTIONS QUI DÉSIRENT EXPOSER EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

Date limite d'inscription: 31 janvier 1994

- Curriculum vitae à jour
- 10 diapositives ou photographies
- Démarche
- Projet d'exposition
- Dossier de presse
- Enveloppe de retour affranchie

Indiquez le(les) endroit(s) où vous désirez exposer:

- Centre d'art Rotary de La Sarre
- Centre d'exposition d'Amos
- Centre d'exposition de Rouyn-Noranda
- Centre d'exposition de Val d'Or
- Salle Augustin-Chénier, inc. de Ville-Marie

* INFORMATION: (819) 762-6600

JEANNETTE PERREAULT

oeuvres récentes

Jusqu'au 12 novembre

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN

1434, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL TEL.: (514) 849-3637

Galerie d'Arts Contemporains

exposition



KAREL
APPEL

Vernissage
mardi
9 novembre
de 18h à 21h

L'exposition se poursuivra du 9 novembre au 7 décembre

2122, rue Crescent, Montréal (Québec) H3G 2B8 (514) 844-6711
Les heures d'ouverture sont du lundi au samedi, de 10h à 18h.

GALERIE ACTION ART CONTEMPORAIN
SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU

«Ce n'est qu'au prix du risque et de l'enthousiasme que l'avenir de l'art actuel en région nous semble prometteur et stimulant.»

Galerie Action art contemporain
Centre culturel Fernand Charest
190, rue Laurier
Saint-Jean-sur-Richelieu
J3B 2B2
TEL: (514) 357-2178
Fax: (514) 357-2288

Heures d'ouverture:
Lundi au vendredi de 13 h 00 à 20 h 30
samedi et dimanche de 13 h 00 à 17 h 00

Biennale
internationale
d'art
miniature

bois ou papier

du 21 mai
au 26 juin 1994

peinture
dessin
estampe
bas-relief
sculpture

exposition-concours
3 000\$ en prix

Pour information et inscription: Salle Augustin-Chénier
9, Notre-Dame-de-Lourdes, C.P. 249
Ville-Marie (Québec) J0Z 3W0
TEL: (819) 622-1362

TRAJET MONTRÉAL — SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU
1. Pont Champlain,
2. Autoroute des Cantons de l'est (aut. 10),
3. Sortie Saint-Jean-sur-Richelieu (aut. 35),
4. Boud. Séminaire sud,
5. Rue Saint-Jacques gauche,
6. Rue Laurier droite.

Le centre d'artistes remercie le ministère de la Culture du Québec, la Ville de Saint-Jean-sur-Richelieu et ses membres.

• ELAAC •

Le déménagement du MAC: un meilleur accès à l'art d'ici?

Marcel Brisebois trace un bilan et explique les politiques du Musée

MONA HAKIM

Depuis sa réouverture au centre-ville de Montréal il y a exactement 17 mois, le Musée d'art contemporain se targue d'une croissance exemplaire à tous les niveaux. Achalandage qui a plus que triplé, partenariat transformé, salle de recherche, médiathèque, ressources matérielles et humaines grandement améliorées, on se réjouirait à moins. Des chiffres: 215 000 visiteurs (l'ouverture a bien sûr joué pour beaucoup), 81 111 entrées uniquement pour l'exposition Pellan, 20 000 pour celle de Geneviève Cadieux.

Pendant les bonnes années du Musée, Judy Chicago (cas unique) avait alors attiré 60 000 visiteurs. Dans les termes de son directeur Marcel Brisebois, «il y a eu une véritable mutation. Nous sommes passé d'un stade embryonnaire à un stade que je qualifierais aujourd'hui d'adulte». Plus mature, l'adulte devrait maintenant être mieux armé pour faire face à la critique.

Un créneau bien précis

Sur le rôle que joue le Musée d'art contemporain par rapport aux artistes et au milieu de l'art actuel, M. Brisebois tient à nous rappeler que le Musée occupe un créneau particulier. Son rôle porte exclusivement sur la constitution, l'accessibilité et la diffusion d'une collection publique, assurer une certaine présence du Québec sur la scène internationale (l'inverse est également vrai) et supporter la recherche. «Nous ne sommes pas un Conseil des arts, et nous n'entendons pas nous substituer aux galeries, soutient-il. Dans le créneau qui est le nôtre et avec les moyens que nous avons, on s'autori-

se à faire venir pour la première fois ici un artiste comme Thierry Kuntzel et peut-être permettre à une galerie d'oser exposer plus tard cet artiste. D'une certaine façon, nous ouvrons la voie aux galeries».

Parmi les améliorations notoires apportées au Musée, notons l'implantation de la salle Projet, une sorte de banc d'essai consacré autant au travail d'un jeune créateur qu'au projet audacieux d'un artiste reconnu. Se chevauchant aux six semaines, le roulement des expositions permet flexibilité et spontanéité que ne peuvent s'octroyer les autres salles. À ce rythme, se sont succédé entre autres les Joseph Branco, Guillermo Kuitca, Guy Pellerin, Sylvie Readman et aujourd'hui Eric Cameron. Malgré cette excellente formule, les résultats suscitent encore certains reproches de la part de la critique. Précisément ce manque d'audace chez les artistes, qui semblent vouloir se cantonner dans une production de type «muséale», c'est-à-dire conformiste et univoque. Est-ce dû uniquement aux artistes eux-mêmes ou aux choix des conservateurs? «Les œuvres présentées dans cette salle sont réalisées spécifiquement pour le lieu. Nous ne connaissons pas à l'avance les résultats. Si vous avez des reproches à faire, alors tournez-vous vers les artistes, rétorquera Marcel Brisebois. Les conservateurs disposent d'une pleine liberté à l'égard des artistes, à mon tour je laisse entière liberté aux conservateurs qui demeurent les premiers — quoique non pas les seuls — responsables des activités de la programmation. Et je suis entièrement satisfait de leur travail. Vous ne trouvez pas que nous avons pris des risques avec Kuitca, Pellerin et actuellement

avec Cameron? Quant au caractère «muséal» des œuvres, n'oublions pas que nous sommes un musée, insiste-t-il avec vigueur. Qu'on ne nous demande pas d'être une galerie parallèle, nous ne jouerons pas le rôle d'une galerie parallèle».

S'ouvrir sur le monde... et sur la réalité

Depuis sa transformation, le Musée a fait taire certains préjugés concernant la prédominance d'artistes étrangers à son programme. La grande salle a ainsi accueilli en grande pompe les Geneviève Cadieux, Bill Viola (un Canadien), Alfred Pellan, et accueillera prochainement les Attila Richard Lukacs (aussi Canadien) et Henry Saxe. Il est encore trop tôt pour vérifier si cette bonne attitude se poursuivra dans les années à venir, mais M. Brisebois tient à souligner qu'il en a toujours été ainsi, même lorsque le Musée était logé à la Cité du Havre. La proportion des artistes québécois se maintient à 55% contre 40% réservée à la scène étrangère. Un équilibre que le directeur juge tout à fait raisonnable, compte tenu de l'obligation pour un musée de s'ouvrir sur le monde.

À la suite des coupures gouvernementales qu'a subies dernièrement l'institution, celle-ci semble avoir adopté de nouvelles priorités quant à la popularité des expositions et leurs retombées quantitatives. «Le premier actionnaire s'appelle la collectivité québécoise, reprend Marcel Brisebois. Elle nous finance à 80% et elle est en droit de se demander à quoi servent les neuf millions qu'elle donne au Musée. Je suis obligé de justifier auprès du gouvernement du Québec ce montant d'investissement, et j'entends le faire, précise

bien Marcel Brisebois. C'est peut-être cru ce que je vais dire là, mais il faut que le contribuable québécois s'aperçoive que les taxes qu'il paie pour le Musée d'art contemporain sont rentables. Les 81 000 entrées pour Pellan nous prouvent que ça peut-être rentable». A ce compte-là, la plupart des artistes québécois devraient faire leur deuil d'exposer un jour au musée. «On est obligé de faire face à des coupures. C'est ça la réalité. C'est ce que les artistes ne comprennent pas. Qu'ils se le disent une fois pour toutes et qu'ils cessent de se comporter comme des assistés sociaux. Ils veulent nous voir comme une galerie parallèle alors que nous sommes un musée».

M. Brisebois tient par ailleurs à souligner que malgré les compressions, le conseil d'administration a tenu à préserver le budget de la bibliothèque qui entretient pourtant un investissement de plusieurs centaines de milliers de dollars. Comme quoi, aux dires de son directeur, le musée ne cherche pas à faire des choses rentables à tout prix, respectant son obligation d'être un lieu d'information sur l'art contemporain, ouvert sur le monde.

Aux attaques faites par l'article de *L'actualité* concernant les manigances provenant des différents intervenants en art (dont les musées), Marcel Brisebois ne veut pas répondre. «C'est la mode en ce moment de prendre à partie l'art contemporain. Je suis tout à fait favorable aux débats, mais je ne suis pas là pour faire de l'auto-justification». Même son de cloche quant aux critiques faites à l'égard de la section Tableaux inaugurales. «Ma façon de répondre est de dire aux détracteurs qu'ils viennent voir mes expositions subséquentes».



«Nous ne sommes pas un Conseil des arts, et nous n'entendons pas nous substituer aux galeries», souligne Marcel Brisebois, le directeur du Musée d'art contemporain.



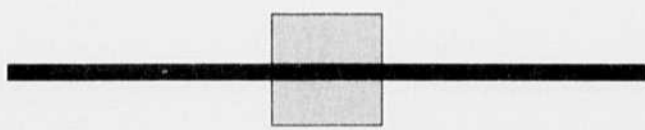
L'ART CONTEMPORAIN

sous toutes ses formes

Association des galeries d'art contemporain (Montréal)

L'ART CONTEMPORAIN ON Y CROIT TELLEMENT QU'ON EN VEND

prochaines expositions : Violaine Gaudreau, du 14 au 27 novembre
Louis Jaque et Françoise Barraud, du 1er au 24 décembre



GALERIE SIMON BLAIS

4521, Clark, Montréal (514) 849-1165

ROBERT WOLFE

Le sacré et le profane

jusqu'au 27 novembre 1993

Galerie Graff

963 Rachel est Montréal H2J 2J4 (514) 526-2616
mercredi-vendredi 11h à 18h, samedi 12h à 17h.

• • • •
G A L E R I E
C H R I S T I A N E
C H A S S A Y
▲▲▲▲

372, rue Sainte-Catherine Ouest
Salle 418
Montréal (Québec)
H3B 1A2
Tél. + télécopieur:
514 875-0071

CES GALERIES D'ART SERONT PRÉSENTES À ELAAC

(ENTRÉE LIBRE

À L'ART

CONTEMPORAIN)

DU 11 AU

15 NOVEMBRE

PLACE

BONAVENTURE



GALERIE TROIS POINTS

Michèle Assal
Paul Béliveau
Pierre Bellemare
Marie-Claude Bouthillier
Kai Chan
Pierre Charrier
Richard Deschênes
Suzanne Dubuc
Marc Garneau
François Houdé
Michelle Héon
Paul Lacroix
Colette Laliberté
Lisette Lemieux
Suzelle Levasseur
Yves Louis-Seize
François-Xavier Marange
Jean-Marie Martin
Richard Mill
Dominique Morel
Marcel Saint-Pierre
Bruno Santerre
Françoise Tounissoux

avec la participation
du Ministère de la Culture
du Québec

307, SAINT-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTRÉAL
H2X 2A3 (514) 845-5555



Galerie Jocelyne Gobeil

Œuvres portables

Une présence **particulière** à l'ELAAC
du 10 au 15 novembre

Une galerie **unique** à Montréal
2154, rue Crescent
(514) 843 3856

Choix de créations d'artistes
internationaux pour qui le corps
est le support de l'œuvre

LOUISETTE GAUTHIER-MITCHELL

Œuvres récentes

jusqu'au
25 novembre

WADDINGTON & GORCE

2155 rue Mackay
Montréal, Québec
Canada H3G 2J2
Tél.: (514) 847-1112
Fax: (514) 847-1113

GALERIE ELENA LEE VERRE D'ART

ASTRI REUSCH

jusqu'au 23 novembre

1428 OUEST, SHERBROOKE
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3G 1K4
Tél.: (514) 844-6009 • Fax: (514) 343-0207

MARCELLE FERRON

et

MILJENKO HORVAT

à

l'EXPO-FOIRE INTERNATIONALE D'ART CONTEMPORAIN

Du 11 au 15 novembre 93

GALERIE

LACERTE PALARDY

ASSOCIÉS

Hall Sud
Place Bonaventure
Entrée libre

Lundi au dimanche de 11 h à 21 h Lundi 15 nov. de 11 h à 19 h

LAURENT BOUCHARD

jusqu'au 14 novembre

LILI RICHARD

du 18 novembre au 8 décembre

avec la participation du Ministère de la Culture du Québec

Galerie Elca London

1616, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3B 1C9 • (514) 931-3646

Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

L'éducation ... permanente



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



UN LAISSEZ-PASSER VOUS SERA ALORS REMIS GRACIEUSEMENT POUR VISITER L'EXPOSITION RIOPELLE: TERRE ET FEU, AU MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL (MAC). (VALIDE JUSQU'AU 2 JANVIER 1994). FAITES LE TOUR.

ELAAC

Le marché de l'art

La «bourse» est-elle à la hausse ou à la baisse?

Trois galéristes montréalais exposent leurs vues sur la crise de l'art

MARIE-MICHÈLE CRON

Après avoir épuisé toute sa panoplie de lieux communs (flambée des prix, surenchère, valeurs-refuge...), où en est rendu le marché de l'art? Depuis quelques années déjà, son pouls est bien faible, on le sait. On ne compte plus les galeries, tant sur la scène nationale qu'internationale, qui ont fermé leurs portes, ni celles qui vivent sur la corde raide. Bref, le marché de l'art actuel est aussi chaotique que nos sociétés qui doivent se débattre avec de magistrales crises économiques. En fait, il ressemble à un gros gâteau dont la hiérarchie, dépendamment du point de vue ou l'on se placerait, s'étagerait entre les chromos des centres commerciaux et les œuvres inédites qui contribuent au rayonnement d'une culture à l'étranger. Mais le marché qui est une chose compliquée est plus que cela, car outre les institutions muséales, les corporations, les collectionneurs privés, différents vecteurs viennent lui donner une autre pulsion: les spéculateurs, les consultants, la Maison des encans entre autres. Et les retombées financières des coulisses de l'art (on y reviendra plus loin) dont on ne soupçonne peut-être pas à leur juste mesure, l'existence et les rendements prolifiques. Difficile à qualifier, difficile à quantifier le marché de l'art. Comment certaines galeries montréalaises le jugent-elles?

Un marché volatil

«Nous ne vivons pas exclusivement de la vente», répond Jocelyne Aumont qui dirige la galerie Trois Points avec Eric Devlin et Elena Lee. Il faut dire qu'en période de récession, les gens sont plus nerveux, les galeries et les artistes aussi, il y a des tensions et il est difficile d'être généreux à cause de ce continu manque d'argent. Les années 90 ont réussi à faire quelque chose que les autres décennies n'ont pas fait avant elles, c'est de faire comprendre aux gens de moins dépenser, d'être vigilants. Et puis, au cours de cette période, nous avons assisté au retrait presque complet de toutes les corporations au niveau des achats, chose compréhensible lorsqu'une compagnie doit choisir entre les mises à pied et l'acquisition d'œuvres d'art.

D'après Jocelyne Aumont, la tranche la plus difficile à atteindre est la génération des 35 ans, un profil

type qui regrouperait de grands consommateurs de culture de formation universitaire. Ainsi, la galerie a modifié ses stratégies en invitant les clients à la galerie, en organisant des soupers avec des collectionneurs, des rencontres avec l'artiste, en fonctionnant sur un mode plus personnalisé et plus convivial. Et en participant, tant faire se peut, aux foires.

«C'est important d'y assister car ici le bassin des collectionneurs est trop petit. Mais nous n'avons pas d'argent pour publier des catalogues, ni pour participer aux foires à l'extérieur car cela prend cinq ans avant d'avoir des résultats tangibles. Grâce à l'ELAAC, on se montre, on crée des contacts, on peut faire des échanges avec d'autres galeries. Chaque année, nous arrivons personnellement à vendre une pièce à quelqu'un qu'on ne connaît pas».

S'il est vrai que le marché est au ralenti depuis trois ans maintenant, Jocelyne Aumont ne croit pas à la surenchère des prix qui est une façon de les faire baisser. «Pour moi, la faiblesse du marché local est due en partie au scandale de Mayfair, une galerie d'art qui approchait les gens, il y a déjà quelque temps, pour acheter et revendre des œuvres à leur place et qui s'amusait à faire des transactions. Et, entre autres, à une mauvaise publicité que les arts visuels ont subie des médias. C'est vrai que tous les débats actuels ne nous aident pas comme l'histoire autour de Rothko par exemple, qui fait en sorte que l'on est en train de paver le chemin à une réaction de droite. Celle-ci dit qu'il ne faudra plus donner de subventions au milieu des arts. Et pourtant, on sait depuis longtemps déjà que ce milieu-là rapporte pour tout dollar investi, un dollar, que c'est un milieu qui ne perd pas ses subventions et que c'est l'un des rares qui ne fonctionne pas à perte».

René Blouin abonde dans le même sens en ce qui a trait à cette donne économique. «Le programme du 1% a beaucoup aidé et c'est une partie du marché qui est intéressante, qui a des effets secondaires très importants sur l'industrie montréalaise, ajoute-t-il. Les artistes ne font pas beaucoup d'argent, la plupart d'entre eux d'ailleurs doivent travailler à côté car leurs frais sont énormes et leurs pièces sont très chères à produire, mais ils font rouler l'économie. Tout ce qu'on investit dans le milieu de la culture ne se retrouve pas dans les poches d'une personne mais dans les

poches de plusieurs milliers de gens, et pas seulement en arts visuels, ce qui a des répercussions énormes. Que l'on pense aux encadreurs, par exemple, aux laboratoires de photos, aux firmes de transport, de courtage. Le marché, c'est tout cela». Pensons également à l'immeuble où loge la galerie avec d'autres. Condamné à long terme, l'édifice Belgo revit depuis le milieu des années quatre-vingt grâce à la culture: création de postes tels celui de concierge ou bien de garçon d'ascenseur, augmentation de la clientèle qui rejaillit sur les commerces aux alentours — les restaurants, les fabricants. À l'image des autres immeubles qui abritent galeries et centres d'artistes, le 372 de la rue Sainte-Catherine est devenue une micro-société.

Mais que le marché soit en hausse ou en baisse, René Blouin, dont le parcours de galeriste est atypique, veut avant tout présenter de bonnes expositions et les œuvres de ses artistes circulent bien et beaucoup à l'étranger. «Il faut qu'elles soient éclairées par d'autres œuvres qui leur répondent explique-t-il. Personnellement, je pense que cela ne donne rien de comprendre le marché de l'art car dans toutes les petites villes de la grandeur de Montréal, c'est la même affaire. On ne peut pas vivre de sa ville, et c'est très bien comme ça car si tout le monde achetait toutes les œuvres que l'on montre, elles resteraient seulement ici et ce serait épouvantable. Je m'intéresse plus à des rapports très soutenus avec des clients privilégiés que ce soient des musées ou des corporations, comme aux liens soutenus avec les artistes. Et que le marché tombe ou flamboie, cela nous affecte émotionnellement, mais pas financièrement».

L'audace de découvrir

Michel Têtrault, de la galerie Michel Têtrault Art International, quant à lui, est optimiste. Il faut dire que des milliers de personnes ont franchi les portes de la galerie pour admirer la murale de Riopelle. Et de plus, ils achètent. «Je sens une petite remontée qui s'exprime par la réaction des gens, dit-il. Ils sont plus éveillés, plus sérieux, ils ont une nouvelle perception de l'art et de l'acquisition d'une collection. Et puis, beaucoup de jeunes qui n'étaient jamais venus ici découvrent les autres artistes, ils se sentent interpellés». La clé de voûte de la réussite pour lui? La mise en

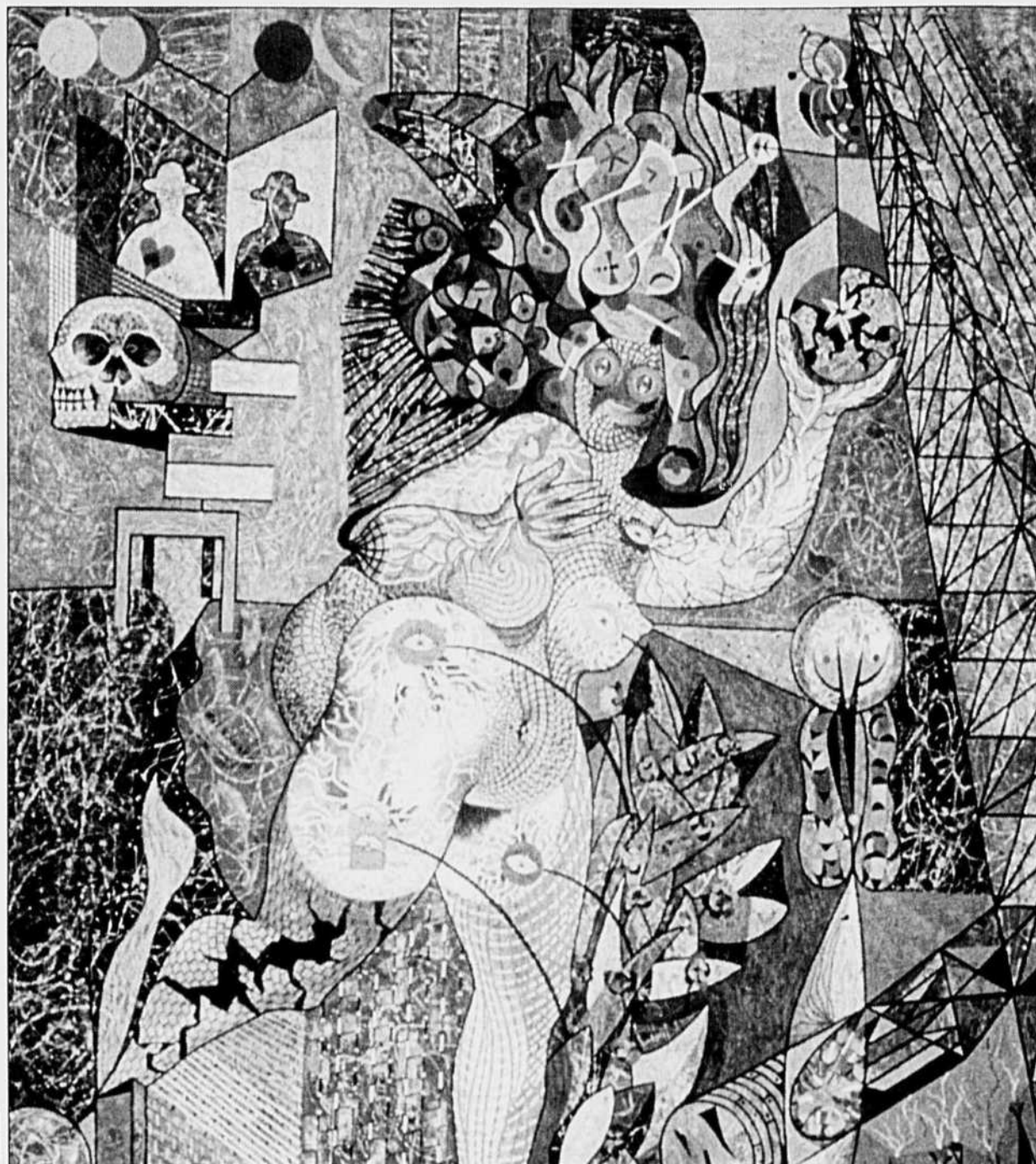
marché, le marketing, véritable phénomène spéculatif dont la galerie est devenue l'égérie par excellence. Encore faut-il avoir le désir et les moyens pour entreprendre cette entreprise de séduction auprès du public comme auprès des médias. Et que celle-ci retombe sur les «jeunes» artistes qui vivent toujours aussi mal de la vente de leurs productions. Comment ceux-ci peuvent-ils encore surprendre ceux qui les encouragent en les exposant?

«Les artistes n'ont pas besoin de provoquer, répond René Blouin. Et s'ils le font, c'est par accident. L'artis-

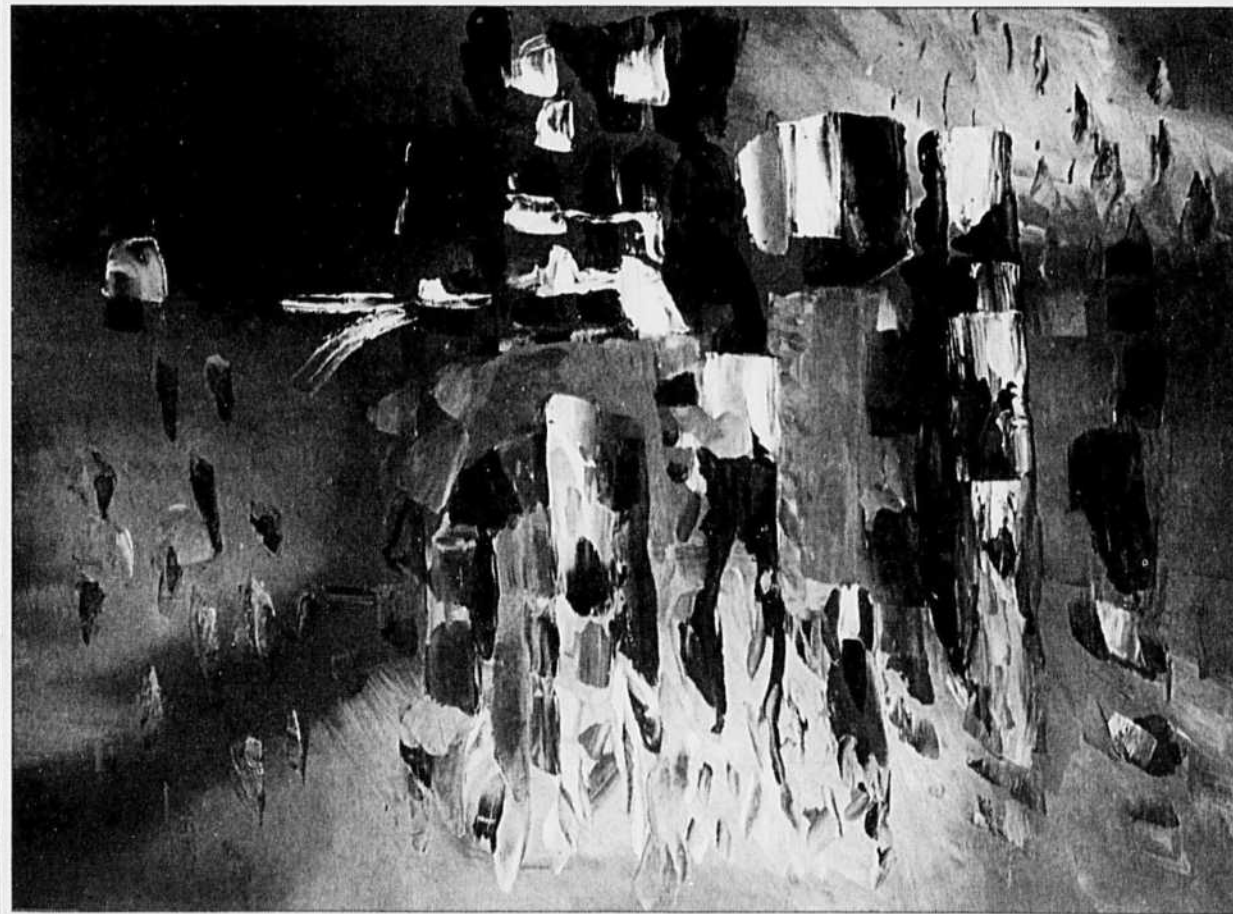
te est là pour déclencher des réflexions, arrêter l'imaginaire, l'orienter sur des traces qui vont nous permettre d'appréhender le monde».

La galerie Trois Points, qui touche tous les médias, est très sensible à la couleur, à la matière. Mais sans privilégier une forme plus qu'une autre, selon le comportement du marché, et tout en érudant une considération trop étudiée, la peinture se retrouve souvent accrochée à ses cimaises. «Il faut encourager les jeunes artistes qui aujourd'hui connaissent plus leur histoire de l'art et sont au courant de ce qui

se passe à l'extérieur, renchérit Jocelyne Aumont. Et qu'ils voyagent ou pas, ils doivent les magazines d'art. Cela se voit et cela se sent». Et Michel Têtrault — avouant qu'il aimerait plus souvent circuler dans les ateliers d'artistes-concepteur du mini-événement Traverses qui permet de sonder de nouvelles propositions artistiques — croit qu'il faut avoir l'audace de découvrir et surtout d'éduquer les gens. En attendant, les intervenants du milieu ne se reposent ni sur leurs lauriers, ni sur le défaitisme. Cela restera toujours le meilleur moyen de marcher.



La Chouette, huile, sable et matériaux, oeuvre d'Alfred Pellán réalisée en 1954.



SOURCE MUSÉE DES BEAUX ARTS DE MONTRÉAL

Une huile sur toile réalisée par Paul-Émile Borduas en 1948, 6,48 ou Fête à la lune.

EXPOSITION

JUSQU'AU 14 NOVEMBRE

LÉON BELLEFLEUR

JEAN-PIERRE LAFRANCE

GALERIE Michel-Ange

430, rue BONSECOURS VIEUX-MONTRÉAL • 875-8281
Du mar. au dim. de 11 h à 17 h
ACHAT • EVALUATION • LOCATION

12^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART
8-13 MARS 1994
MONTRÉAL

Info Tél.: 874-1637 Fax: 874-9929

RIOPELLE

Rétrospective de gravures de 1967 à 1992
100 lithos • gravures • albums
Du sam. 30 oct. au dim. 7 nov.
Tous les jours de 10h à 18h

CENTRE DE COMMERCE MONDIAL
ATRIUM WILSON
747 Square Victoria, Montréal
Collaboration de la Galerie Brocard
Tél.: 224-4294

7 nov au 19 déc
au Centre d'exposition
du Vieux-Palais
185 rue du Palais, St-Jérôme
(514) 432-7171

du mar au vend
de 12h à 17h
hors du mardi
de 10h à 17h

Invitation aux artistes qui veulent exposer à la Galerie

Faire parvenir avant le 31 janvier 1994:

- Curriculum vitae à jour
- 10 diapositives
- Texte de démarche
- Projet d'exposition
- Enveloppe de retour affranchie

La galerie d'art du collège Edouard-Montpetit

100, rue de Gentilly Est, local D 0620
Longueuil (Québec)
J4H 4A9
(514) 679-2966 / 679-4480

EXPRESSION



Jusqu'au 5 décembre 1993

LILIANA BEREZOWSKY
«SCULPTURES»

Jusqu'au 12 décembre 1993

CLAUDE FORAND
«ORFÈVRE»

L'ART DE LA TABLE
«CRÉATIONS QUÉBÉCOISES EXCLUSIVES»

Horaire

Du mardi au vendredi,
de 10 h à 17 h.

Samedi et dimanche,
de 13 h à 17 h.

495, rue Saint-Simon,
Ste-Hyacinthe Qc.
J2S 5C3

(514) 773-4209

Accrédité par le ministère de la Culture du Québec et la ville de Saint-Hyacinthe

7 au 19 déc
au Centre d'exposition
du Vieux-Palais
185 rue du Palais, St-Jérôme
(514) 432-7171

du mar au vend
de 12h à 17h
hors du mardi
de 10h à 17h

Parade de la coupe stanley, rue Sherbrooke.

Galerie KLIMANTIRIS
742 boul. Décarie, Ville St-Laurent (anciennement MAISON D'ART ST-LAURENT) 744-6683

Hanafi

«MONTRÉAL... AVEC AMOUR»

DU 7 AU 14 NOVEMBRE 1993

Venez rencontrer cet artiste de réputation internationale au vernissage de ses œuvres récentes

LE DIMANCHE 7 NOVEMBRE DE 13H À 17H

MIMIE LANGLOIS

Oeuvres récentes

25 novembre — 12 décembre 1993

Conférence de Jean Dumont:

jeudi 25 novembre 19h30

Vernissage à 20h30

Centre d'Exposition de Royce Noranda Inc.

425, boul. du Collège • Royce-Noranda

(Québec)

Tél: (819) 762-6600

♦ ELAAC ♦

La maudite machine

Difficile de percer le marché institutionnel au Québec...

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Il n'est toujours pas évident, mais alors pas du tout, de vivre de son art, au Québec. Surtout quand on est un artiste d'art contemporain. Surtout quand on est jeune.

Le marché québécois est une immense mosaïque écartelée entre les chromos, l'art traditionnel ou moderne et les œuvres des innombrables esthétiques actuelles. Les œuvres contemporaines comptent pour plus de la moitié de la production de nos artistes, mais ne représentent qu'environ le sixième du volume des ventes, qui oscillaient entre 46 millions\$ et 81 millions\$ dans les années 1980.

Ce marché comporte lui-même une multitude de ramifications regroupant les corporations et les amateurs, les galeries et les encans et puis les institutions étatiques.

Le phénomène est récent. Avant les années soixante, l'État et ses ramifications contribuaient à peine au fonctionnement des arts. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, avec la Banque d'œuvres d'art du Canada (1972), la Collection du prêt du ministère de la Culture (1982), les collections des ministères des divers paliers de gouvernement et celles des musées, de même que les œuvres réalisées dans le cadre des programmes d'intégration de l'art à l'environnement, le programme du «1%» du Québec et de Travaux publics Canada.

Un monde clos

Mais ce marché dit institutionnel est difficile à percer. «La forte présence des institutions a engendré une profonde scission entre un art soutenu par l'État ou par le marché des institutions et un marché des collections privées», écrit Gaston Saint-Pierre, dans le dernier numéro de *ETC Montréal*. Un écart qui ne permet pas, par exemple, à un artiste d'avoir accès aux deux marchés en même temps.

L'exclusion réciproque s'explique aussi bien par des différences dans les prix de vente (les musées payent plus cher), que par les dimensions et les contenus des œuvres (qui peut exposer une installation de 20 mètres carrés ou un vidéo chez soi?).

Des ponts sont bien jetés entre les deux réseaux, sans que cela profite pour autant à de nombreux artistes. Ainsi, plusieurs galeries commerciales d'art contemporain à travers le monde comme au Québec fonctionnent main-

tenant comme des extensions des institutions étatiques vers lesquelles elles écoulent une part de leurs œuvres, créées par un petit groupe d'artiste, les *happy few* reconnus.

Ce qui laisse toujours la masse des créateurs en marge.

Le profil type d'une carrière d'artiste québécois a été résumé par une étude de l'ancien ministère des Affaires culturelles (MAC) au milieu des années 1980. «Cet artiste exerce son métier d'artiste à temps partiel. Il ne bénéficie d'aucune bourse, ses œuvres ne sont ni exposées, ni acquises par les musées, elles ne sont pas davantage présentes dans les collections publiques. (...) L'obtention d'une bourse ou la vente d'une œuvre à une collection d'État est en fait, pour la grande majorité des artistes, un moment exceptionnel de leur carrière.»

«La situation s'est encore empirée récemment, juge Yves Robillard, professeur d'histoire de l'art à l'UQAM qui a participé à la rédaction de l'étude *Le Marché de l'art et l'artiste au Québec*, pour le compte du ministère, en 1984. Le marché est devenu un cul-de-sac. C'est un monde dirigé par des fonctionnaires et par le fric, un système d'«artologie», avec ses fonctionnaires et ses cliques.» Son idée

est faite: «Les jeunes n'ont rien à attendre de ce milieu.»

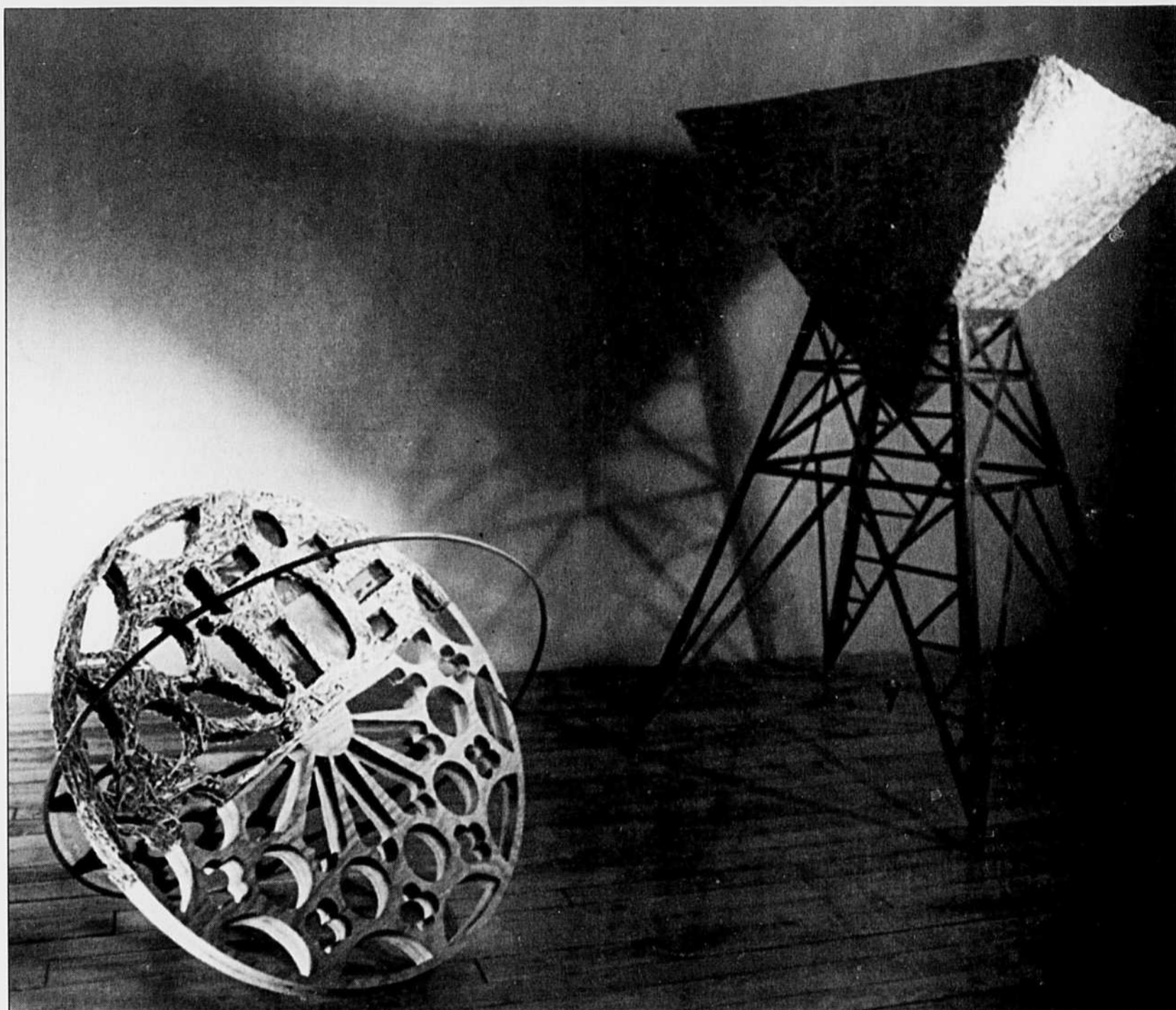
Le salut est ailleurs

Une autre étude réalisée en 1990 par l'ex-MAC révèle la multitude des lieux et des moyens de diffusion des créations des artistes en art visuel, mais souligne aussi qu'à peine 14% des 926 artistes demandeurs de bourses et 22,5% des boursiers en 1986-1987 avaient réalisé au moins une œuvre dans les lieux publics (programme du 1%, installations éphémères ou permanentes, etc.).

A peine le tiers de ce groupe de demandeurs, probablement la crème de la crème des créateurs, avait au moins une œuvre dans les collections publiques, parapubliques ou de sociétés privées.

Le salut est donc ailleurs. Les trois quarts des demandeurs de bourses mentionnaient au moins une exposition solo. Par contre, presque tous (94%) disaient avoir collaboré à au moins une exposition collective au Québec. Plus d'un artiste sur trois avait participé à une expo dans une autre province canadienne, un sur quatre en France et un sur cinq aux États-Unis ou dans un autre pays.

A la fin des années 1980, l'âge moyen des artistes en arts visuels



Chartres ou les blés, de Mireille Plamondon.

PHOTO BERNARD BELANGER

était de 37 ans. La sculptrice Mireille Plamondon, elle, vient d'avoir trente ans et cadre presque parfaitement avec le portrait-type brossé par les savantes études. Après son baccalauréat, en 1986, elle a formé un groupe avec cinq collègues, «Les incroyables et les merveilleuses inc». Ensemble, ils ont loué des espaces et organisé des expos. En 1987, elle a commencé à travailler pour le réseau des galeries parallèles.

Elle a participé à des expositions collectives au Québec, à Montréal et en région, comme ailleurs au Canada, et a reçu quelques bourses, plus ou

moins importantes, de 4000\$ à 15 000\$. Elle est chez Skol depuis 1990. La prochaine étape logique, ce serait la salle Projet du Musée d'art contemporain de Montréal, réservée aux jeunes artistes, l'intronisation dans le groupe de poulaillers d'une galerie d'art contemporain, ou même, pourquoi pas, une commande publique.

Mais elle ne se fait pas trop d'illusion. «On est des centaines à vouloir rentrer dans ce circuit plus reconnu. Il faut des années de travail pour faire accepter un projet au Musée. En fait, je ne compte pas trop sur ça, tout en sachant très bien que le mar-

ché privé est au ralenti avec les problèmes économiques.»

Alors, pour ne pas perdre contact, Mireille Plamondon poursuit ses études en maîtrise. «Pour enseigner un jour, peut-être.» Elle sait qu'un doctorat en études et pratiques des arts va bientôt être offert à l'UQAM. «Mais je ne veux pas m'enfermer dans un milieu fermé. L'école, l'université, ça devrait être un repos dans une carrière. C'est loin de la vraie vie.»

Pour Robillard, décidément radical dans la «vraie vie» les artistes devraient maintenant se tourner vers

d'autres sources de travail et de revenus. Il mentionne les mass-médias, les commerces et les expositions high-tech comme *Images du Futur*, la revalorisation de l'artisanat «au sens noble» précise-t-il, le pastel, la gravure, le dessin, qui trouvent encore de l'intérêt auprès d'un assez large public.

«Quand on me demande comment vivre de son art, je répond simplement: ne vous occupez pas des institutions, ne travaillez pas pour vendre au musée ou rentrer dans une galerie. Essayez de ne pas mettre le nez dans ce système.»

UNE COLLECTION TOUJOURS RENOUVELÉE

de nouvelles peintures, sculptures,
estampes et photographies

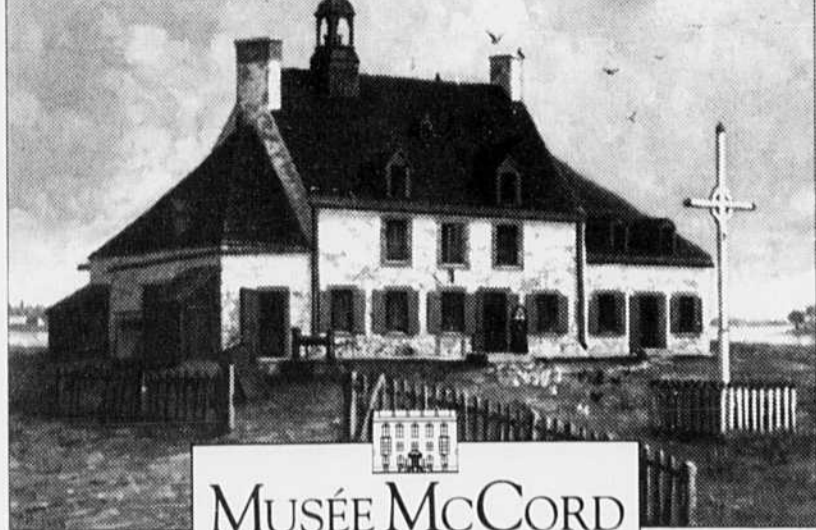
GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest
Mar.-ven. de 10h à 17h30

845-7833 / 845-7471
sam. 10h à 17h

JUSQU'AU 27 FÉVRIER 1994

Henry Bunnett
SUR LES LIEUX DE L'HISTOIRE



MUSÉE McCORD

690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL • 398 7100

M
La Librairie du Musée

HANSON
MIRÓ
RYMAN
MAPLETHORPE
PELLAM
LICHTENSTEIN
RIOPELLE
ANNIE LEIBOVITZ
MARY CASSATT
RUBENS

VOUS DONNENT RENDEZ-VOUS À LA LIBRAIRIE. TOUS LES JOURS.

LIBRAIRIE DU MUSÉE, 1368, rue Sherbrooke ouest
Téléphone: (514) 285-1600 Télécopieur: (514) 285-2876

Heures d'ouverture de la Librairie: tous les jours, de 11 h à 18 h;
les mercredi, jeudi et vendredi, jusqu'à 21 h. Entrée gratuite.

M **MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL**

Centre de documentation
Service de distribution
de catalogues d'exposition

3575, Saint-Laurent, suite 103
Montréal (Québec)
Canada H2X 2T7
Tél.: (514) 845-2759
Fax: (514) 845-4345

ARTEXTE

centre d'information
en art contemporain

ARTEXTE librairie officiel

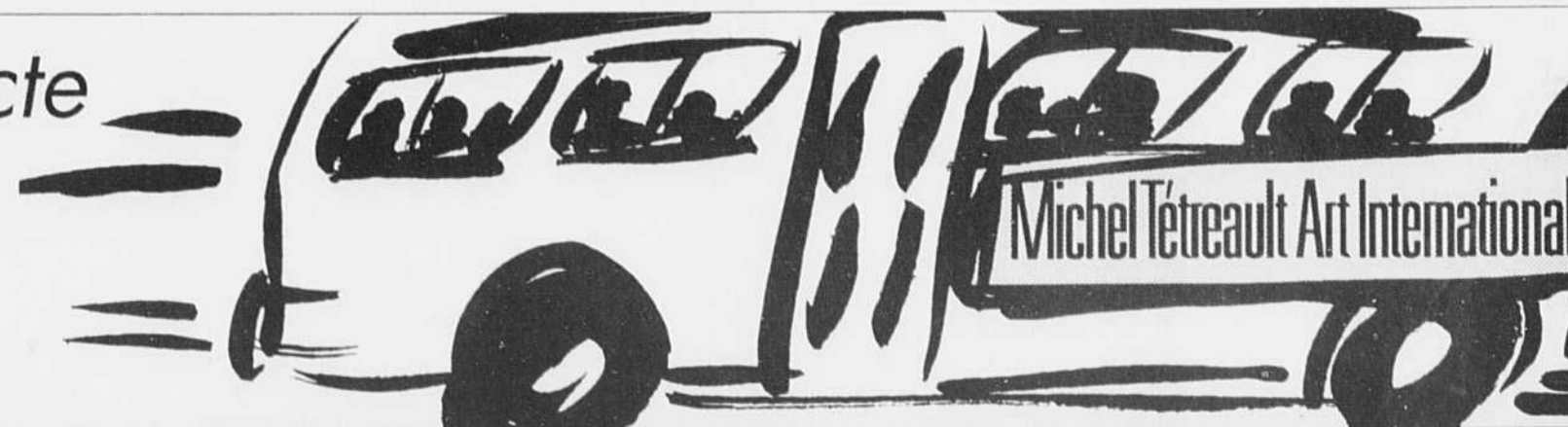
d'ELAAC Montréal 1993

Librairie

Musée d'art contemporain de Montréal
185, Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec)
Canada H2X 1Z8
Tél.: (514) 847-6903
Fax: (514) 847-6909

La liaison ...

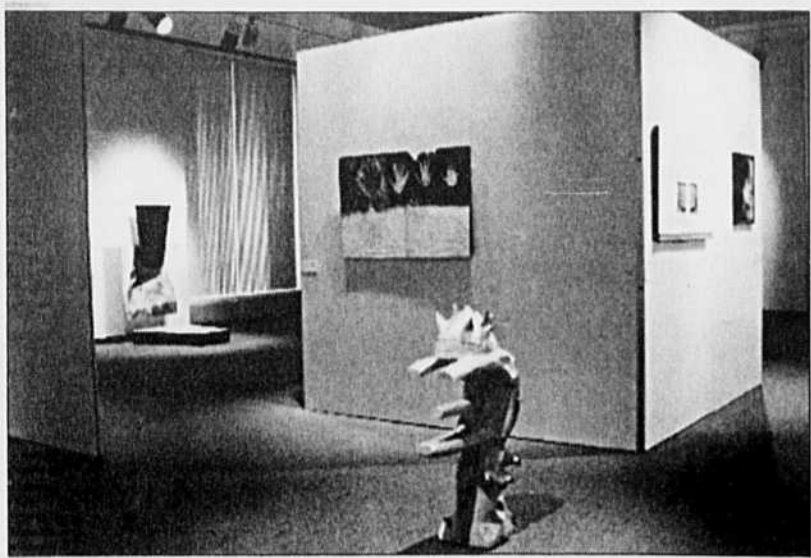
directe



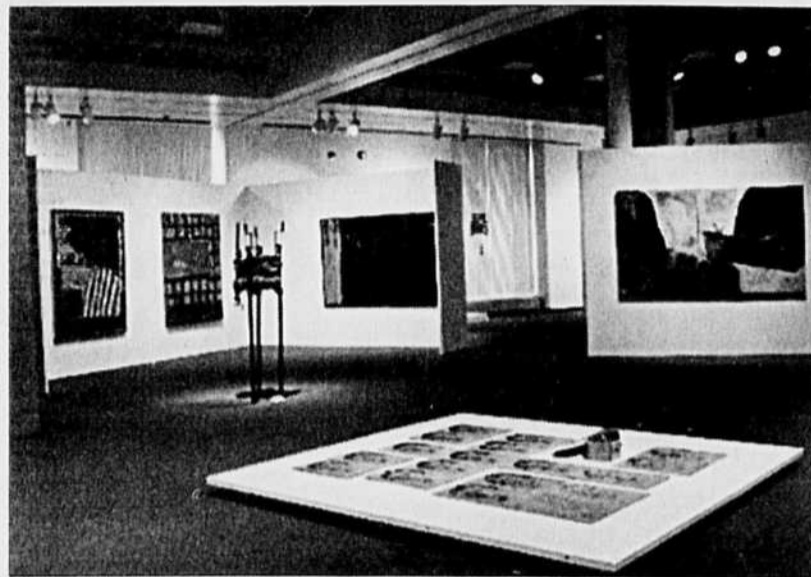
¡Qué alegría!
de Pierre-Léon Tétréault
du 12 novembre au 5 décembre 1993

MTAI: 55, RUE PRINCE, MONTRÉAL (QUÉBEC) TÉLÉPHONE: (514) 878-ARTS TÉLÉCOPIEUR: (514) 878-8078 HEURES D'OUVERTURE: 7 JOURS / SEMAINE, DE 11 À 18 HEURES

ELAAC



Printemps/Plein temps 93, à l'UQAM.



Exposition étudiante, à Concordia, à l'automne 1992.

J'aurais voulu être un artiste!

Installés dans leur coquille institutionnelle, les étudiants en art se doutent-ils de ce qui les attend?

MONA HAKIM

Mais qu'est-ce qui motive donc les jeunes à poursuivre des études en arts plastiques? Ne font-ils que se rajouter à la horde d'artistes déjà forcés de se soumettre à la loi de la jungle? On se bouscule ferme aux portillons des galeries qui ne peuvent manifester pas fournir à la demande. Elles-mêmes ayant le souffle plutôt court en ces temps capricieux. Bien installés dans leur coquille institutionnelle, ces étudiants sont-ils au courant de la situation qui prévaut à l'extérieur? A quoi correspondent leurs attentes? Pour en savoir plus long, nous nous sommes infiltrés dans une classe de 3ème année au bac, à l'UQAM et dans celles de 1ère et 2ème année à l'Université Concordia.

La «vraie vie»

Difficile de saisir le pouls exact de ces jeunes. Les opinions sont partagées, on se bute parfois à certaines contradictions, le futur leur semble encore lointain et flou. A l'unanimité cependant, leur motivation provient d'un besoin personnel, vital, presque égoïste, d'une passion, d'une nécessité semblable à une drogue, d'une liberté d'expression. Tous sont pourtant conscients qu'ils ne pourront vivre uniquement de leur art et devront donc se résigner à occuper des emplois connexes pour payer matériel et loyer. Mais entre-temps, de leurs propres aveux: «On vit au jour le jour, on ne veut pas penser à plus tard. On essaie de se raccrocher à un rêve».

Aussi grande que soit cette nécessité de créer, l'art pour eux n'est pourtant pas une profession. Parce que profession rime avec métier permettant de gagner sa vie, l'art, du coup, ne rentre pas dans cette catégorie. Voilà une équation tout élémentaire et on ne peut plus terre à terre. Mais alors si ce n'est pas une profession, comment le définir? «C'est une philosophie de vie. Une attitude marginale» répondra cette étudiante de l'UQAM. «C'est notre seule façon d'avoir une emprise sur la vie», répliquera sa coéquipière. Pour une autre, de Concordia, qui a déjà côtoyé le marché du travail: «Il faut apprendre à vivre avec l'insécurité. Si on a vraiment ça dans le sang, le manque d'argent ne doit surtout pas nous empêcher d'aller dans ce domaine. Et puis de toute manière, il n'y a pas plus d'emplois dans les autres secteurs».

Repoussant au maximum l'échéance de leur entrée dans la «vraie vie», la plupart d'entre eux poursuivront des études à la maîtrise. L'école offre pour le moment toute la sécurité nécessaire: accessibilité des matériaux, échanges avec professeurs et autres étudiants, milieu stimulant, disponibilité d'espaces d'expositions, possibilité d'explorer et d'acquiescer une structure, alors pourquoi pas en profiter le plus longtemps possible.

Parmi leurs attentes, il y a bien sûr la reconnaissance, bien que le réseau institutionnel, déjà engorgé, ne soit pas pour eux un chemin obligé. «On veut surtout que nos œuvres soient fréquemment montrées, explique un étudiant. Pour ça, il faut se débrouiller par nous-mêmes, réfléchir à d'autres moyens d'exposer, trouver de nouveaux lieux de diffusion. Ça peut être la rue, les lieux pu-

blics, les espaces marginaux, chez soi». «Pour se faire connaître, prend un autre, il faut oser, savoir se défendre, avoir un sens poussé du marketing, rencontrer les bonnes personnes». Pour certains, les galeries parallèles semblent des lieux plus libres d'expressions.

La peinture en question

A savoir si l'art s'adresse au grand public ou à des spécialistes, chacun y va de ses propres hypothèses. Par manque d'arguments solides, on n'arrive pas à faire consensus là-dessus. Plusieurs s'accordent à dire cependant que les œuvres ne sont pas particulièrement faciles à comprendre pour tout le monde et demandent une approche particulière. «On vit dans un monde qui exige des preuves, confiera un élève de l'UQAM. L'artiste qui n'explique pas son travail, ça ne lui donne rien aujourd'hui». Une opinion que partagent en maugréant l'ensemble des étudiants. On semble s'y soumettre par obligation et non par goût.

Concernant les disciplines privilégiées, tous se considèrent artistes pluridisciplinaires. «On ne peut plus se permettre de se limiter à un médium. Il faut toucher à tout: photo, installation, vidéo, infographie. Nous évoluons avec le temps et profitons de la technologie qui nous est proposée», clament-ils à l'unanimité. Chez les étudiants de l'UQAM, la peinture fait plutôt office de parent pauvre et semble à leurs yeux dépassée. Elle sera alors intégrée à d'autres médiums ou fera l'objet de nouvelles expériences. «Les professeurs ne nous encourageant pas à faire uniquement de la peinture», soulignera l'une d'elles. Notons que nous sommes ici dans une classe de photo-mécanique et que ces étudiants ont délibérément choisi de se diriger dans de nouvelles avenues.

Autre son de cloche du côté de Concordia. Quoique ouverts à toutes disciplines, les élèves possèdent encore un grand respect pour la peinture et le dessin. De fait, on a toujours relevé certaines distinctions dans l'approche des deux universités. Alors que l'UQAM dirigera ses étudiants vers des techniques multidisciplinaires et un art plus conceptuel (aux dires des jeunes eux-mêmes), Concordia exige lors de l'inscription une base solide en dessin. «Lorsque j'ai voulu m'inscrire à l'UQAM, on m'a laissé entendre qu'avec mes préférences pour la peinture, Concordia serait idéal pour moi», confie cette étudiante qui a suivi ces bons conseils. Ici, le nombre important d'artistes peintres tels John McEwen, Guido Molinari, Tom Hopkins, Françoise Sullivan, Yves Gaucher, Russel Gordon est révélateur de l'orientation prise par l'université. L'UQAM, quant à elle, aura entres autres ses Yves Trudeau, Denis Rousseau, Michel Goulet, outre bien sûr une section très forte en techniques d'impression.

Quoi souhaiter de plus à ces jeunes artistes sinon de s'agripper solidement à leurs rêves. Les statistiques démontrent que 70% d'entre eux abandonnent en cours de route (il en reste pourtant une profusion sur le marché), environ 4% persévèrent et 16% se dirigent vers l'enseignement. Pour demeurer dans la bonne proportion, il faudra alors fonder, tête baissée.

FOIRE INTERNATIONALE MONTREAL

Du 11 au 15 novembre 1993
Place Bonaventure - hall sud
Pays invité: le Mexique

Heures d'ouverture:
Jeudi 11 au dimanche 14 novembre
de 11 heures à 21 heures
Lundi 15 novembre
de 11 heures à 19 heures
Entrée libre

EXPOSANTS ACTIVITÉS

GALERIES

Galerie Ariadne
Galerie Art et Arte
Galerie Arte Mexicano
Galerie d'arts contemporains de Montréal
Galerie l'Autre Équivoque Pierre-Luc
Saint-Laurent et David Allen Hill
Galerie Barbara Silverberg
Galerie Brenda Wallace
Galerie Christiane Chassay
Galerie les Éditeurs d'Art associés inc.
Galerie Elena Lee / Verre d'art
Galerie Estampe Plus
Fondation pour l'art thérapeutique et l'art brut
du Québec
Galerie Graff
La Guilde Graphique
Galerie Jocelyne Gobeil
Galerie Juan Martin
Galerie Lacerte, Palardy et associés
Galerie Lallouz + Watterson
Galerie le Loup de Gouttière
Galerie Madeleine Lacerte
Michel Tétreault Art International
Galerie O.M.R.
Galerie René Blouin
Galerie Riverin - Arlogos Art Contemporain Inc.
Galerie Simon Blais
Galerie Sloane-Racotta
Galerie Trois Points
Yves Le Roux Art Contemporain

TABLES

Arte al dia - Argentine
Artex, librairie officielle de l'ELAAC
Art speak - New York
Centre d'évaluation des oeuvres d'art (CEOA)
Centre Sadye Bronfman
Conseil de la peinture du Québec
Le Devoir
ETC Montréal
Expo-Arte Guadalajara - Mexique
Fondation des amis du musée d'art contemporain
de Montréal
Magazine Parcours
Latin American Art - Colombie
Revue Le Sabord
Vie des arts
Voir

COMMANDITAIRES

ARTE AL DIA
ARTSPEAK
ASCENSEURS RE-NO LTÉE
CICOMA, CABINET-CONSEIL EN MARKETING DIRECT
CINÉMA LIBRE
CONSEIL DES ARTS DU CANADA
CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL
CONSULAT GÉNÉRAL DU MEXIQUE
DANIELLE BELLEMARE, CGA - HAREL, DROUIN & ASSOCIÉS
DIRECTION GÉNÉRALE DES AFFAIRES CULTURELLES DU MINISTRE
DES AFFAIRES EXTÉRIEURES DU MEXIQUE
LE DEVOIR
HILTON MONTRÉAL - BONAVENTURE
IMAGE ACTUELLE
LARICHELIRE DESIGN ET COMMUNICATION
LATIN AMERICAN ART MAGAZINE INC.
L. L. LOZEAU
MAISON DE LA CULTURE CTE-DES NEIGES
MICROSERV
MINISTRE DES AFFAIRES INTERNATIONALES DU QUÉBEC
MINISTRE DU COMMERCE ET DU DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL MEXICAIN
MINISTRE DES COMMUNICATIONS DU CANADA
MINISTRE DE LA CULTURE DU QUÉBEC
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
MUSÉE TECHNI
LE PALTOQUET
PLOUK DESIGN
PRATT & WHITNEY
PRODUCTIONS PIXART
TEL-AV
TOUT AUTOUR ATELIER D'ENCADREMENT
VIA ROUTE
LE VIDÉOGRAPHE
LE VIGNOBLE LA BAUGE
VILLE DE MONTRÉAL - CIDEC

FILMS

Jeudi, le 11 novembre 1993

11 h 30 Irma Palacios. «Espejismo Mineral»
13 h 00 José Castro Lenero «Imágenes encontradas»
14 h 00 German Venegas
15 h 00 Frida
18 h 00 Le studio Cormier (25 min.)
19 h 00 Migrations

Vendredi, le 12 novembre 1993

11 h 30 Migrations (26 min.)
13 h 00 Irma Palacios. «Espejismo Mineral»
18 h 00 Frida

Samedi, le 13 novembre 1993

11 h 30 Carla Rippey «El sueño que come el sueño»
13 h 00 L'aveleur de cendres
14 h 00 Irma Palacios. «Espejismo Mineral»
18 h 00 Carla Rippey «El sueño que come el sueño»

Dimanche, le 14 novembre 1993

11 h 30 Le studio Cormier (25 min.)
13 h 00 Eloy Tarcisio «De tunas sangrantes»
14 h 00 German Venegas
15 h 00 José Castro Lenero «Imágenes encontradas»
18 h 00 L'aveleur de cendres
19 h 00 Barbara Kasten: painting with light (20 min.)

Lundi, le 15 novembre 1993

11 h 30 Barbara Kasten: painting with light (20 min.)
13 h 00 Frida
15 h 00 German Venegas
16 h 00 Eloy Tarcisio «De tunas sangrantes»
18 h 00 Carla Rippey «El sueño que come el sueño»

CONFÉRENCES

HARD sur l'abstraction!
Conférencière: Nicole Dubreuil-Blondin
Vendredi, le 12 novembre à 16 h 00

Les artistes de la «Rupture»
conférencier: Rafael Segovia
Samedi, le 13 novembre à 15h00

Table ronde: La relève au Mexique dans les années 90
Samedi, le 13 novembre à 19h00

La tournée des galeries à Montréal dans les années cinquante
conférencière: Lise Lamarche
Dimanche, le 14 novembre à 16h00

AUTRES

Visites commentées
Animateur: Jean Dumont, critique d'art
Coût: \$5 par personne
Inscription à l'accueil

Ateliers d'arts plastiques
Direction de l'éducation et documentation du Musée d'art
contemporain de Montréal

Coup de coeur des directeurs
Conservatrice invitée: Anouk Magnan

Entrée libre à l'art contemporain (ELAAC) est
une réalisation de l'Association des galeries
d'art contemporain (Montréal)

**entrée
libre
à l'art
contemporain**
ELAAC MONTRÉAL 1993